

Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger

Band: 3 (1870)

Artikel: Le siècle de Jésus-Christ. Partie 1, Le temps de Jésus

Autor: Astié, J.-F. / Hausrath, A.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379094>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE
SIÈCLE DE JÉSUS-CHRIST¹

PAR

A. HAUSRATH.

Notre récit commence avec l'établissement de la domination romaine en Judée, alors que les circonstances générales prennent la physionomie particulière qui se reflète dans les évangiles. Il s'agit de raconter les événements de cette époque dans leurs rapports directs ou indirects avec les grands faits religieux du Nouveau Testament.

Loin de nous la vaine tentative d'expliquer l'origine du christianisme par un milieu historique, naturellement transitoire: le christianisme est l'œuvre de Christ et non des circonstances. Or, la vie personnelle, ce foyer créateur autour duquel viennent se grouper les éléments en fermentation, est toujours un acte immédiat de Dieu: il ne saurait être question de l'expliquer et de le dériver.

Nul cependant ne prétendra que cette histoire sainte ne soit pas une partie de l'histoire générale. Nous ne sommes pas en face d'une fantasmagorie dont les acteurs auraient été dans le ciel, tandis que l'histoire réelle aurait servi simplement d'arrière-plan. Les faits évangéliques, arrachés à leur milieu primaïtif, apparaissent volontiers comme une phase de la révélation divine: ils dominent de bien haut tout le cours de l'histoire et la vie de la génération contemporaine. Il n'en demeure pas

¹ *Neutestamentliche Zeitgeschichte*, von A. Hausrath, Professor an der Universität Heidelberg. 1 vol. grand in-8, de XIV et 450 pag. Heidelberg, Verlagsbuchhandlung von Fr. Bassermann, 1868.

moins certain que les faits rapportés dans le Nouveau Testament sont une partie intégrante de l'histoire réelle; qu'ils se sont déroulés en exerçant l'action la plus vivante sur le milieu dont ils ont à leur tour subi le contre-coup. Il faudrait donc replacer les faits évangéliques dans leur cadre naturel pour contempler en eux non pas un produit, mais une partie constitutive de tout ce développement historique. Voyons-les tels que les virent ceux qui en furent les acteurs, étroitement engagés dans la trame des événements tout à fait profanes.

Nous rompons en visière à ceux qui soutiennent l'explication, soit magique, soit mythique, des origines du christianisme. Dans une exposition purement historique, il ne saurait y avoir place pour les légendes de la poésie religieuse: il suffit d'éclairer le fond historique pour les voir s'évanouir. Plus le contour des choses terrestres prend de relief, moins il y a place pour les anges bons ou mauvais. Cette conception, qui ne voit dans la vie concrète de l'histoire évangélique que des fables, dues à l'imagination exaltée d'une époque postérieure, ne trouvera pas non plus son compte. Si nous réussissons à montrer que les faits évangéliques font partie intégrante d'une histoire plus générale; si nous faisons toucher du doigt l'accord parfait du tissu et de toute la trame, en renouant les fils rompus qui les rattachaient à l'histoire profane, nous en aurons fini avec l'opinion qui ne voit dans l'histoire évangélique que le beau rêve d'un âge postérieur.

Notre tâche est positive. Pris historiquement et à leur place, les faits seront mieux établis; les figures de l'histoire évangélique se détacheront avec beaucoup plus de relief, lorsque nous répandrons sur leur fond historique assez pâle les couleurs plus vives qui nous seront surtout fournies par Josèphe. Nul ne surprendra ici cette joie que font éprouver les résultats purement négatifs. Aux yeux de l'auteur, les images négatives de la critique se transforment incontinent en résultats positifs, souvent peut-être avec trop de promptitude. En tout cas, la critique n'a de valeur selon lui que comme rectification et non comme négation. Tout cela ne mettra pas notre livre à l'abri des colères d'un parti qui, dans l'application et les rudes tra-

vaux de notre tendance théologique, ne sait voir que la ténacité du péché, ou tout au plus une espèce de course au clocher des vanités personnelles. C'est méconnaître entièrement que la situation scientifique actuelle n'est pas le fait arbitraire d'un petit nombre d'individus; qu'on ne réussit nullement à la changer en s'efforçant de rendre la vie amère à quelques théologiens. La théologie n'a pas créé cette situation. Les orientalistes, les philologues, les voyageurs ont puissamment contribué à nous faire mieux connaître les temps et la patrie du christianisme primitif. Il en résulte que bien des choses, qui avaient passé comme doctrines constitutives de la révélation, ont repris leur place dans tout le milieu historique. Comment les apôtres auraient-ils reçu, au moyen de l'inspiration, ce qui se trouvait déjà dans la théologie de Philon, de Josèphe et des rabbins? Cette situation est le résultat du développement de ces vingt ou trente dernières années: nous ne l'avons pas faite. Les premières tentatives de remplacer la conception courante des faits fondamentaux du christianisme par une autre plus exacte, ont amené à se demander avec crainte si l'élément religieux lui-même n'était pas en danger. L'examen des questions historiques a provoqué la même suspicion. Il est hors de doute qu'on peut saisir le sens religieux de ces expositions modernes qui paraissent à bien du monde irréligieuses; on peut faire aboutir à des conséquences positives les résultats de la critique qui, au premier abord, semblaient tout compromettre. En tout cas, on n'avancerait rien en opposant aux résultats les plus clairs du travail critique une fin de non recevoir aussi insignifiante que passionnée ou des protestations tumultueuses. On a d'ailleurs acquis la certitude, ces dernières années, que ces conceptions prendront peu à peu une forme qui leur permettra de répondre entièrement aux besoins religieux. L'ouvrage de Keim¹ paraît plus qu'aucun autre avoir inauguré cette nouvelle tendance. Les travaux critiques sur la vie de Jésus, qui, jusque-là, avaient passé pour suspects, ont paru dès lors réaliser le mot de Rothe: « Qu'on se livre en toute liberté et sans crainte aux recherches les plus exactes et les

¹ Voir le *Compte-rendu*, page 497, 1^{re} année, 1868.

plus consciencieuses sur l'état des faits, tous ces travaux ne serviront qu'à mettre en lumière la gloire de Jésus-Christ, d'une manière plus éclatante et plus convaincante. » En présentant les paroles conservées par les évangélistes comme parties constitutives d'une vie personnelle, comme impressions subjectives, expériences privées ; en y signalant avec un admirable talent d'analyse, les traces d'états psychologiques antérieurs, le contre-coup de circonstances littéraires ou historiques, Keim a certainement rapproché de nous la figure de Jésus, à bien des égards. Qui ne travaillerait avec joie à l'exploration de ces nouveaux filons, qui s'ouvrent sous nos pas, grâce aux progrès de la méthode ?

On nous dira peut-être, le moment est-il venu de présenter dans un tableau d'ensemble et à l'adresse du grand public, ces résultats importants, qui tiennent à cœur à tant de gens ? Si on nous objecte que les travaux préliminaires n'ont pas été poussés assez loin ; que le grand public n'est pas bien préparé à prêter l'oreille, nous répondrons : le travail sera-t-il donc jamais définitivement terminé ? Ne faut-il pas tenir compte du fait que, sans s'accorder entre eux, les savants sont néanmoins de beaucoup en avance sur les laïques, quant aux résultats des travaux de la dernière génération ? Les grands problèmes de l'histoire de Rome, de la Grèce et de l'Egypte ne sont pas plus à l'abri de contestation que ceux qui concernent le christianisme primitif. Personne, toutefois, ne mettra en doute le droit d'en présenter une exposition d'ensemble. L'historien de l'Eglise ne saurait avoir des devoirs différents de ceux de ses collègues. L'auteur n'a jamais eu en vue que le public auquel s'adressent les grands travaux historiques. Il ne saurait approuver qu'on portât les derniers résultats de la théologie devant les églises et les enfants des écoles. Il prie amicalement qu'on veuille bien s'en abstenir à l'avenir ; car, dans ces matières-là, il n'est pas pour la méthode artificielle de l'ente et de la greffe, mais en faveur d'une croissance naturelle et lente.

PREMIÈRE PARTIE.

Le temps de Jésus¹.I. *La Palestine et les pays circonvoisins ; -- les circonstances publiques ; — les partis.*

La Terre-Sainte proprement dite était alors divisée en deux grandes provinces plus ou moins indépendantes l'une de l'autre, la Galilée et la Judée, séparées par l'enclave de la Samarie. La Galilée était couverte de villes, de villages et de bourgs florissants, que nous verrons en ruines à la fin de notre période. Josèphe compte 204 villages et 15 places fortifiées. Il est difficile d'ajouter foi à son estimation quand il donne plus de trois millions d'habitants à ce territoire de 90 à 100 milles carrés². Du reste, nos évangiles nous transportent bien dans un pays très peuplé, au milieu d'une population active et un peu resserrée dans ses limites. Le moindre village (*κώμη*, par où il faut entendre le district, la ville et ses filles, dans le langage de l'Ancien Testament) avait au delà de 15 000 habitants.

Cette population laborieuse et diligente, absorbée par les préoccupations terrestres, à la fois nombreuses et variées, ne paraît pas avoir eu des loisirs pour rêver du règne du Messie. Grâce à leur nationalité fort mélangée, les habitants de la Galilée étaient mal famés en Judée. Leur pays était devenu un lieu de passage, dans lequel s'étaient définitivement établis des Phéniciens, des Syriens, des Arabes et même des Grecs. L'architecture romaine avait déjà fait son apparition. Toutes ces circonstances avaient concouru à entamer l'orthodoxie des Galiléens ; ils avaient décidément l'esprit moins étroit, moins sectaire et plus ouvert que leurs frères de la Judée. Les mœurs n'avaient cependant pas été atteintes. Les superstitions syriennes avaient, il est vrai, passé la frontière : la crainte des démons n'était nulle part plus grande qu'en Galilée ; mais on

¹ Une seconde partie sera consacrée au temps des apôtres et à l'époque qui a suivi.

² Cela ferait 30 000 âmes par mille Carré, tandis qu'aujourd'hui les districts les plus peuplés des Flandres n'ont que la moitié de ce nombre.

interdisait, dans les rapports des sexes, certaines pratiques qui effarouchaient moins les dévots de la province méridionale. Les Galiléens ne le cédaient à personne en fait de patriotisme : aussi les trouvait-on généralement à la tête des émeutes qui agitaient Jérusalem, pendant les fêtes qu'ils fréquentaient en grand nombre. Ce furent des Galiléens qui s'opposèrent les premiers au choc des Romains, nous les retrouvons encore les derniers défendant pied à pied les ruines de Jérusalem. En revanche, les nombreuses cavernes de ce pays de montagnes donnent souvent asile à des bandes de voleurs ; dans plus d'un district il arrivait fréquemment que, comme aux jours de Jahel : « les grands chemins n'étaient plus battus, et que ceux qui allaient par les chemins allaient par des routes détournées. » Ces montagnards n'avaient qu'à ouvrir la bouche pour trahir, dès le premier mot, leur dialecte rude et riche en gutturales. Les Juifs furent cependant obligés d'admirer souvent ces Galiléens lourds et épais, qu'ils raillaient si volontiers et auxquels ils paraissent avoir été inférieurs en fait de force et de talent. Quand la muse d'Israël avait pris son essor dans les anciens jours, les montagnes de la Galilée avaient retenti des chants de Barac, vainqueur des Cananéens ; les énergiques prophéties d'Osée avaient trouvé de l'écho dans le sein d'une population impressionnable. C'est également en Galilée que fut composé le *Cantique des cantiques*, dont chaque page porte des traces de la couleur locale. Dans ce siècle même, on trouvait, au milieu d'une riche nature, un peuple robuste et vigoureux : les subtilités du fanatisme rabbinique n'avaient pas encore faussé son sens moral.

Manquant un peu de caractère, comme le pays qu'elle habitait, la population mélangée de l'enclave samaritaine se piquait de représenter plus fidèlement que personne les traditions des premiers pères. N'adoptant que les livres de Moïse, ils se trouvaient dans la plus difficile des positions, à la fois ennemis des Juifs et sectateurs de leur religion. Un des éléments courait sans cesse le danger d'être sacrifié à l'autre ; suivant les exigences du moment, ils se réclamaient de Sidon, des Perses, des Mèdes, et aussi d'Israël. Un paganisme franc et avoué au-

rait moins scandalisé les Juifs qu'un pareil syncrétisme, source de grossières superstitions, que d'habiles goètes savaient exploiter. L'antipathie entre les Juifs et les Samaritains n'avait fait qu'augmenter avec les agitations de l'époque. Les Samaritains devinrent les amis des Romains, auxquels les Juifs résistaient. Ceux-ci se montrèrent les plus irréconciliables, tandis qu'il y avait chez les habitants de la Samarie certaines dispositions à la reconnaissance et à la miséricorde, qui sont signalées dans la parabole bien connue. Cela n'empêchait pas, à chaque nouvelle Pâque, quelques-uns d'entre eux de se mêler aux nombreuses caravanes qui montaient à Jérusalem pour se cacher dans la ville. Le matin de la fête arrivé, on découvrait parfois des ossements dans le temple ; il fallait procéder à sa purification et renvoyer forcément la célébration de la pâque. Le peuple, irrité, savait toujours que ce fait devait être mis sur le compte du peuple maudit de Garizim. Aussi le païen pouvait bien devenir prosélyte, mais cette faveur était refusée aux Samaritains. Autant valait-il manger du porc qu'une nourriture quelconque qu'ils avaient préparée. Les plus modérés même d'entre les Juifs prenaient plaisir à relever les turpitudes des ancêtres des Samaritains, dans lesquels ils voyaient un sujet d'horreur pour l'humanité.

La partie sud du pays, la Judée proprement dite, était la moins favorisée de la nature. Rocailleuse et desséchée, la contrée qui entourait Jérusalem ne méritait pas qu'on se la disputât. A douze heures de la mer, à huit du Jourdain, au point où les eaux qui courent vers la Méditerranée se séparent de celles qui vont se jeter dans la mer Morte, à l'extrémité d'une crête se terminant par trois collines, se trouvait la ville sainte, dominée à son tour par le temple tout de marbre blanc. Au sud, le pays reprenait un aspect plus riant avant d'arriver au désert de Judée. C'était dans ce voisinage que se trouvaient des grottes dans des rochers calcaires, retraites de ces esséniens qui devaient faire une si grande impression sur Pline.

Jérusalem, qui dans les jours de fête pouvait compter au delà de trois millions d'habitants, avait 480 synagogues, une vraie armée de prêtres et de docteurs de tout genre.

La piété était le but de l'activité et de toutes les préoccupations. Aussi les Juifs n'ont-ils point eu des hommes célèbres qui aient rien inventé dans le domaine théorique ou pratique. Tandis que chez les autres nations on passe pour d'autant plus sage qu'on s'éloigne plus des anciens usages, ici, au contraire, on fait consister sa prudence et sa vertu à ne s'écarte en rien des anciennes prescriptions de la loi. Mais dans des temps agités comme les nôtres, ces préoccupations exclusivement religieuses aboutissaient aisément à un fanatisme farouche qui distinguait les populations de la Judée de celles de la Galilée. Au moindre signal, on voyait accourir dans les murs de Jérusalem les sauvages et pauvres bergers des montagnes de Juda, pour tirer vengeance de l'insulte d'un Samaritain ou d'une profanation du temple dont quelque soldat romain s'était rendu coupable. Aussi Hérode avait-il été obligé de construire cinq fois plus de forteresses en Judée qu'en Galilée. En dépit de ces précautions, les voleurs et les bandits des montagnes de Juda n'avaient jamais cessé de faire, au nom de Jéhovah, la guerre aux puissances établies. Il n'était pas rare de voir cette foule dévote, aveuglée par les idées messianiques les plus absurdes, suivre tel prophète qui se chargeait de renverser les murailles de Jérusalem devenue païenne; puis, à peine de retour des bords du Jourdain, qu'un autre agitateur avait promis de passer à pied sec, elle courait au désert, à la voix d'un troisième aventurier, pour contempler le signe du fils de l'homme. On ne raconte rien de pareil de la Galilée. Habitant un étroit pays entouré de déserts, n'ayant aucune relation avec des étrangers, cette population de prêtres et de docteurs compte dans ses rangs tout ce que la nation renferme d'esprits exaltés. Ne lui parlez donc ni de sa puissance, ni de celle des Romains; ne lui demandez pas de se rendre compte de la position politique de la Judée. Une seule pensée absorbe son attention: Jéhovah et son temple; elle ne vit que pour une unique idée: l'Eternel est Seigneur; c'est aux enfants d'Abraham qu'il a promis la possession de la terre.

Parmi les peuples divers qui entouraient la Palestine, les tribus arabes, non comprises dans la paix romaine, étaient les

plus gênantes. Les Parthes, établis sur l'Euphrate, maintenaient la population juive dans la crainte continue d'une invasion. Si Horace rappelle l'impression d'horreur que la vie de garnison sur l'Euphrate avait laissée à la jeunesse romaine, l'auteur de l'*Apocalypse* nous trace une description saisissante de cet ennemi toujours menaçant. On n'avait que trop souvent entendu retentir la terrible trompette : « *Délie les quatre anges qui sont liés sur le grand fleuve Euphrate...* » (Apoc. IX, 14.). Le proconsul fixé à Antioche attirait aussi la constante attention des Juifs sur l'aigle romaine, cette terrible bête de Daniel, toujours prête à fondre sur le pays de la promesse. Ajoutons que les nombreuses populations du voisinage, écrasées comme les Juifs par le choc des deux grands empires des Romains et des Parthes, se rangeaient pour la plupart du côté de leurs ennemis. Grâce à la tolérance et à la faveur des Ptolémées, l'Egypte renfermait une colonie juive qui ne comptait pas moins d'un million d'âmes. Deux des cinq quartiers d'Alexandrie leur appartenaient ; de ce nombre était celui situé sur le bord de la mer, où les vaisseaux venaient charger le blé. Pendant la guerre civile, les banquiers juifs du Delta avaient trouvé moyen d'obtenir des nouvelles avant les Egyptiens.

Si le gouvernement des Maccabées avait fait oublier aux Juifs que la forme monarchique est contraire à la loi, l'administration des Hérodes avait produit un sentiment entièrement opposé. Etrangers aux préoccupations des Juifs, qu'ils pouvaient gouverner à leur fantaisie, au risque de s'attirer quelques réprimandes du proconsul ; méprisés des Romains, qu'ils initiaient cependant aux allures du despotisme oriental, les Iduméens ne pouvaient fonder une monarchie vraiment nationale. Aussi le temple, orgueil et joie du peuple, devint-il plus que jamais le centre de toutes les sympathies. Le souverain sacrificateur fut toujours plus considéré comme la vraie tête du pays, tandis qu'on vit dans la royauté une institution à tous égards anti-théocratique. Et cependant cette mission idéale qu'on attribuait à la souveraine sacrificature, contrastait étrangement avec son importance effective. Les Romains tenaient les habits sacerdotaux sous clef dans la forteresse Antonia, comme une espèce

de talisman, conférant une influence dangereuse; ils n'en permettaient l'usage momentané qu'aux fêtes solennelles. Naturellement la nomination aux hautes fonctions de souverain sacrificateur était dans les mains des Romains. C'était plus qu'il n'en fallait pour corrompre les grandes familles de la théocratie, toujours à la dévotion des conquérants pour arriver aux hauts emplois. Aussi était-ce dans les classes sacerdotales que se trouvaient les moins zélés partisans de l'idée nationale, qu'elles étaient censées représenter. Le peuple en était venu à haïr personnellement des hommes qu'il aurait été heureux d'aimer comme représentants officiels du sanctuaire. Souvent il se vit contraint de supplier les païens de les débarrasser de prêtres indignes et détestés.

C'est ainsi que l'esprit juif proprement dit, renié par les prêtres des classes élevées, se réfugia dans les écoles des rabbins. Le sanhédrin peut être considéré comme la plus importante de toutes. Il représentait en même temps, comme autorité publique, tout ce que le peuple avait sauvegardé de son pouvoir et de son indépendance. Ce conseil, dont les prérogatives furent plus étendues sous les procurateurs que sous les Hérodes, se composait de soixante-onze membres; il avait une séance chaque jour et se recrutait parmi les principaux d'entre les prêtres, les anciens du peuple et les plus renommés d'entre les rabbins. La présence de vingt-trois membres était suffisante pour délibérer. Le sanhédrin était bien avant tout un tribunal théologique, mais la vie théocratique et la vie civile se touchaient de si près qu'il suffisait d'un peu de bonne volonté pour tout faire rentrer dans sa compétence. La fixation des nouvelles lunes et de tout ce qui concernait les fêtes nécessitait des rapports très suivis entre cette autorité supérieure et les nombreuses synagogues du pays. Il paraît même que quelques Juifs étrangers chargeaient ce conseil de fixer tout ce qui concernait leur arbre généalogique. La jurisprudence paraît avoir été très humaine: il fallait une voix de plus pour condamner que pour absoudre. Sous Hérode et sous le procurateur romain, ce conseil pouvait bien réclamer la peine de mort contre un coupable, mais il n'avait pas le droit de la décréter. Chaque ville avait un sanhé-

drin local de sept membres connaissant de toutes les affaires civiles et criminelles. On ne recourait à l'assemblée de Jérusalem que lorsque l'interprétation de la loi était douteuse. Ces tribunaux furent moins puissants sous les Hérodes que sous les Romains qui, ne s'occupant que de politique, leur permettaient d'appliquer leurs lois et leurs usages.

La synagogue, dernier asile de l'idée théocratique, était l'adversaire juré de la domination romaine. Pour les Juifs de la dispersion et pour ceux en dehors de Jérusalem, le culte de la synagogue devait remplacer celui du temple. A côté se trouvaient des maisons de prière qui étaient autant que possible placées près des eaux courantes, en vue des ablutions. Outre son président, chacune avait un collège d'anciens chargés de pourvoir à l'édification et de s'occuper des intérêts matériels. Grâce à ces écoles, répandues dans toutes les parties du pays et dans les villes étrangères, la connaissance de la loi avait pénétré dans toutes les classes. Tandis que les procurateurs et les proconsuls devaient avoir constamment des juristes à leur disposition, dans chaque maison juive, la moindre domestique était mise au courant, au moyen du culte, de ce que la loi de Moïse prescrivait dans chaque cas spécial. Parmi les habitués des synagogues, se recrutaient des élèves zélés qui, sous le nom de scribes, se vouaient spécialement à l'étude de la loi, tandis que les lévites étaient absorbés par les soins du culte. Les scribes en étaient venus à former une classe à part, car l'étude de la loi absorbait toute l'activité et rendait une autre occupation impossible. Tout élève distingué par son zèle était consacré, s'asseyait à côté du maître et prenait part à l'instruction. Il devenait ainsi apte à remplir toutes les fonctions qui réclamaient le concours d'un rabbin. On pouvait devenir élève même dans un âge avancé, pourvu qu'on eût un état manuel qui permit, au besoin, de se suffire à soi-même. Vu sa haute dignité, la loi ne pouvait être enseignée pour de l'argent. Cette obligation de travailler de leurs mains ne paraît pas avoir nui aux scribes. Au contraire, la sainteté de la loi qu'ils étaient chargés d'enseigner rejoignait sur eux : les marques de respect leur

étaient prodiguées. Jérusalem était tout naturellement le siège principal des scribes.

Les abus du rabbinisme ne doivent pas nous empêcher de reconnaître qu'il devait son origine à une grande idée. Sa mission était de sauvegarder la pureté de la religion mosaïque. Dans le juste sentiment que l'arbitraire marche devant la chute, il prétendait exclure toute fantaisie individuelle, afin que le peuple ne s'égarât pas. Ce fut là la haie plantée autour de la loi. Tous les cas possibles étaient prévus et décidés. La vie entière était enlacée dans un vaste filet aux mailles serrées, qui ne permettait pas qu'une action quelconque échappât au contrôle de la loi ou des traditions lui servant de commentaire. Si, malgré toutes ces précautions, un cas imprévu se présentait, l'analogie fournissait immédiatement un mode de faire. Tout ce travail logique, nécessaire pour faire rentrer la moindre action dans la catégorie des choses permises ou des choses défendues, s'appelait *lier* et *délier*. Remarquons que ce ne devait pas être là une petite affaire, en face des circonstances diverses et variées de la vie. Une casuistique des plus bizarres avait été le résultat de tout ce travail. On se demandait si l'agriculteur pouvait, le jour du sabbat, prêter son assistance à une vache en train de vêler ; s'il fallait conduire les animaux à l'abreuvoir ce jour-là ou bien leur apporter ce dont ils avaient besoin. Les rabbins avaient également développé et complété les prescriptions de la loi portant sur la dîme, la nourriture, la purification légale. Les sépulcres devaient être reblanchis tous les ans, afin d'avertir les passants de se tenir à distance. Jérusalem tomba entre les mains de Pompée un jour de sabbat, parce qu'il n'était pas permis de se défendre. Dans la dernière guerre, Josèphe lui-même licenciait ses soldats ce jour-là, pour ne pas imposer un travail illégal aux habitants qui les logeaient. On ne s'était pas borné à prescrire le nombre de pas qu'on pouvait faire un jour de sabbat ; il y avait à Jérusalem certains dévots qui se croyaient obligés de rester immobiles à l'endroit où les surprénait le son de la trompette du temple, le soir du sixième jour. La nature elle-même aurait observé la loi. On parlait de fleuves qui ne coulaient que le septième jour, et d'autres, plus pieux

encore, qui s'arrêtaient durant le sabbat pour ne reprendre leur cours que le lendemain.

Plus on était attentif à toutes ces prescriptions objectives, dont l'observation constituait la vraie piété, plus on perdait de vue les dispositions subjectives intérieures. A mesure qu'on s'était attaché à l'ombre, on avait perdu de vue le corps. La totalité des prescriptions qu'on avait rattachées à l'Ecriture, par des tours de force et de subtilité, était comparée avec complaisance par les rabbins à une montagne suspendue à un fil. Malheureusement, comme il ne s'agissait pas de simples théories, mais d'observances journalières, le peuple succombait sous le faix. Nul ne pouvait bouger sans se demander avec anxiété ce que dirait le rabbin, devenu bien plus indispensable que le prêtre. Comme toutes ces questions se traitaient oralement, on conçoit qu'un rabbin devait posséder une excellente mémoire pour être prêt, dans chaque cas spécial, à citer comme autorité une sentence empruntée au riche trésor de la jurisprudence (Halaca).

Il s'était formé une interprétation traditionnelle et divers cycles de légendes, afin d'expliquer et de compléter le texte de la loi. On s'était demandé qui donc avait assisté à la création pour noter si bien l'œuvre de chaque jour. C'était apparemment l'ange de la face, qui plus tard s'était chargé de conter le tout à Moïse. Le même auteur connaît le jour et l'heure auxquels les animaux ont eu la bouche close, de façon à ne plus pouvoir parler comme avait fait le serpent. On sait aussi comment Noé a fait entrer les animaux dans l'arche et bien d'autres choses encore.

Tous ces enjolivements, qui avaient pris naissance dans la synagogue pour les besoins homilétiques, en étaient venus à acquérir une telle valeur objective, que Philon et Josèphe les considéraient comme partie intégrante du texte. St. Paul déclare que le rocher du désert qui a désaltéré Israël était le Messie lui-même. L'auteur de l'Apocalypse sait que lors de la destruction du temple par les Chaldéens, l'arche et la cruche de manne, conservées dans le lieu très saint, ont été enlevées au ciel pour reparaître lors du règne du Messie. (Apoc. II, 17 ; XI, 19.) L'ensemble de ces explications (Hagada) avait une

étendue plus considérable que le texte lui-même; la fantaisie et la pénétration des docteurs pouvaient se donner librement carrière dans cette branche de la doctrine.

A côté de ces hardiesses, il faut signaler un culte étroit de la lettre, résultat inévitable du dogme de l'inspiration plénière. On découvrait des mystères dans les moindres accidents du texte, jusque dans la manière d'écrire des copistes. Aucun commentateur ne se faisait scrupule d'insister sur la lettre, comme on le voit Gal. III, 16. Cette science avait à tel point pénétré dans le peuple, que Jésus est autorisé à présumer la connaissance du premier et du dernier meurtre de la Bible chez la multitude qui l'entoure dans le temple. (Math. XXIII, 35; Gen. IV, 8; 2 Chron. XXIV, 20.) Il est lui-même tellement au courant de tous les détails du texte qu'il peut s'écrier: Un seul iota, ou un seul trait de lettre ne passera point que toutes ces choses ne soient faites. (Math. V, 18.)

Comme tout devait aboutir à la pratique, à la réalisation de la loi dans la vie, les écoles retentissaient d'interminables disputes sur l'application du texte biblique à certains cas spéciaux et concrets. Tous ces résultats ont été conservés dans le Talmud. Les règles d'interprétation promulguées par le rabbin Hillel permettaient un arbitraire sans bornes. Philon, Josèphe et St. Paul lui-même (1 Cor. IX, 9; 2 Cor. III, 7), ne pouvant rompre avec cette méthode, ont dû se borner à en restreindre l'usage: ils ne s'en servent que pour prouver des vérités morales. (1 Cor. IX, 9; 2 Cor. III, 7.) C'est avec intention que Jésus a recours à ce genre d'argumentation dans les disputes de mots qu'on lui impose (Math. XXII, 44); tandis que dans ses discours didactiques on ne trouve pas la moindre trace d'esprit rabbinique.

Ce qui faisait le grand mérite de ce genre de preuves, c'est qu'il permettait de mettre le présent dans un accord fictif avec le passé. On semblait reconnaître l'autorité de la Bible, tout en la tordant. Mais on devait aller plus loin encore: on prétendit tirer des vérités nouvelles des vérités anciennes; on tomba ainsi dans l'argumentation rabbinique, renommée pour sa subtilité.

Comme si ces commodes procédés exégétiques n'avaient pas déjà été suffisants, on avait encore admis, d'abord à Alexandrie, un certain sens caché de l'Ecriture autre que le sens historique. Cela permettait d'élaguer bien des choses qui scandalisaient les Grecs, et de trouver dans la Bible les conceptions de la philosophie grecque, avec lesquelles on s'était familiarisé. D'après Philon, les quatre fleuves du paradis seraient tout simplement les quatre vertus cardinales de Platon. Paul distingue également entre la lettre qui tue et l'esprit qui vivifie : il voit une allégorie dans l'histoire d'Agar et de Sara. C'est là un des exemples les plus remarquables d'exégèse alexandrine. Jean pense aussi que Jérusalem est appelée spirituellement Sodome et Egypte. (Apoc. XI, 8.)

Les Juifs de Palestine ne firent jamais usage qu'avec une certaine discréption de cette méthode, que les premiers chrétiens, au contraire, adoptèrent en plein. Cela se conçoit : ces derniers prétendaient prouver, eux aussi, que leurs idées nouvelles étaient pleinement d'accord avec l'Ancien Testament bien compris, c'est-à-dire spirituellement. L'épître aux Hébreux et celle à Barnabas sont composées d'après ces principes exégétiques.

Les Juifs de Palestine avaient, dès les temps les plus anciens, une autre méthode qui leur permettait d'arriver aux mêmes résultats. Ils appliquaient à l'exégèse une doctrine secrète sur les nombres, qu'ils appelaient tradition ou cabale. Au moyen de cette science, qu'ils tenaient des Chaldéens, ils réussissaient à pénétrer tous les mystères de la nature et de la Bible. En mettant les mots du texte en rapport avec leur valeur numérique, on découvre de profonds mystères, dont le lecteur profane n'a pas le moindre pressentiment. Dans le premier et dans le dernier verset de la Bible se trouvaient six **N**, qui valent 6000, le cabaliste en conclut que le monde durera 6000 ans. Le livre des Nombres déclare que Moïse avait épousé une Ethiopienne. Les scribes, scandalisés de ce fait, arrivent à prouver, par l'application de la théorie de l'équivalence des lettres et des nombres, qu'il avait épousé une belle femme. L'auteur de l'Apocalypse emploie la même méthode pour expliquer le mystère de l'Antichrist : « Ici est la sagesse, que celui qui a de l'intelligence

compte le nombre de la bête ; car c'est un nombre d'homme, et son nombre est six cent soixante-six. (XIII, 18.) Néron était le mot de l'éénigme.

Un autre procédé consiste à donner à la dernière lettre de l'alphabet la valeur de la première, et ainsi de suite. Nous le retrouvons également dans l'Apocalypse (XVI, 16) où le mot mystérieux *Harmagedon* est appelé à désigner en hébreu : *Rome la grande*, Rômah hagedôlah. Pour qui comprend cette langue, le premier mot est un anagramme du second, et comme ils ont l'un et l'autre la même valeur numérique (304), il y a deux indices pour un quand il s'agit de deviner ce que l'auteur entend par *la grande ville*.

Les scribes n'avaient pas été réduits à emprunter ces procédés extérieurs à la doctrine des nombres, cultivée avec prédilection par les Chaldéens et par les Egyptiens. Tandis que nous, modernes, nous prétendons expliquer la vie dans le monde par les qualités des choses, les anciens cherchaient dans les nombres le secret des mystères de la nature. Comme leur science ne pénètre pas plus avant que la surface des choses, ce qui les frappe surtout, c'est de voir que les objets peuvent être *mesurés, divisés, comptés*. Ils voient la cause de l'ordre de l'univers dans les rapports qui règnent entre les choses. Le monde consiste en une certaine somme de quantités ; le rapport numérique établi entre elles est le principe de leur ordre et de leur régularité. Nous avons les notions de *force* et de *qualité* ; les anciens se contentaient de celle de *nombre*. L'harmonie des nombres est à leurs yeux le grand secret de l'univers ; les rapports mathématiques de chaque objet constituent son essence, son principe. L'univers entier repose sur un système mystérieux de nombres ; les corps particuliers à leur tour dépendent de la combinaison de nombres particuliers.

Cette idée de l'essence du nombre avait conduit à attribuer une importance spéciale à chacun d'eux. Dès les temps les plus anciens, le nombre sept avait passé pour le plus important et le plus saint. L'observation des phases de la lune l'avait fait passer dans les calendriers et de là dans les mœurs et dans les institutions des peuples.

Les qualités du nombre étaient tellement *actives* qu'elles déterminaient la constitution de l'univers. La somme des nombres saints s'élevait à 32 ; 22 étaient exprimés au moyen de lettres, dix par des chiffres. Ces derniers (sephirot) exprimaient la pure essence de Dieu ; les vingt-deux autres, les qualités des choses. Ainsi, parce qu'il y a trois *mères* de l'alphabet, la consonne du commencement, celle du milieu et celle de la fin, on voit réigner dans l'univers les trois catégories de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse. Cela nous explique pourquoi le nom d'une chose ne pouvait nullement être arbitraire. Il était au contraire l'expression adéquate, l'exposant de l'essence et du caractère de l'objet : le fait que certaines lettres se prêtaient à la formation d'un nom, imprimait un cachet déterminé à l'objet ou à l'individu qui le portait.

C'est en partant de cette idée que le judaïsme de notre époque en était venu à attribuer aux noms une signification profonde, mystérieuse, et à découvrir un rapport intime, une allusion à leur caractère, dans le fait que deux choses portaient le même nom. De la circonstance qu'en arabe le Sinaï et Agar sont désignés par le même nom, St. Paul conclut que la loi du Sinaï engendre des esclaves comme la servante d'Abraham. Le successeur de Caligula s'appelle Claude, *celui qui retient*, cela signifie que l'empereur de ce nom empêche la venue de l'antichrist, *qu'il le retient* et y met obstacle. (Voir encore Math. II, 23 ; Jean IX, 7.) Toutes ces observations avaient une importance extrême, car, bien loin d'être considéré comme un vain son, le nom était la base mystérieuse de laquelle l'objet nommé tirait son essence et sa vie. « A celui qui vaincra..... je lui donnerai un caillou blanc, et sur ce caillou sera écrit un nouveau nom, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit. » Le Messie également porte « un nom écrit que nul ne connaît que lui seul. » (Apoc. II, 17 ; XIX, 12.)

Si l'univers s'explique par le caractère des lettres, c'est-à-dire des nombres, il en résulte que les nombres sont également la loi et la mesure des événements de la vie privée et de l'histoire. Quiconque connaît cette loi sait ce qui doit arriver. La cabale déduit l'avenir du règne de Dieu de la nature même des nombres.

Cet usage était aussi ancien que la croyance à l'importance des nombres. Esaïe déjà annonce à Tyr un châtiment de 70 ans et Jérémie prédit aux Juifs un exil de même durée. C'est que le nombre sacré 7 devait être répété 10 fois, car la décade désigne l'accomplissement, l'achèvement des temps, après lequel un siècle nouveau (*Eon*) commence. Par respect pour la prophétie de Jérémie, et en conséquence de l'importance attachée au nombre 7, à partir de ce moment, le nombre 70 se trouve à la base de toute supputation des années. Dieu lui-même, en établissant le sabbat, n'a-t-il pas placé le nombre 7 à la base de son royaume ? Il peut sans doute être multiplié, étendu, mais l'histoire est toujours tenue d'y revenir. Ainsi dans Daniel, les 70 ans deviennent 70 *semaines* d'années, c'est-à-dire 70×7 , qui doivent s'écouler avant l'arrivée du Messie. L'auteur connaît aussi à merveille la durée des souffrances des derniers jours, c'est en effet celle d'un nombre malheureux, $3 \frac{1}{2}$, la moitié du nombre sacré 7. (Dan. VII, 25 ; VIII, 14.)

C'est en faisant l'application du même principe que Jean fixe la date du retour de Christ. Le livre des destinées a sept sceaux, dont six appartiennent au passé, tandis que le septième vient d'être ouvert. Ce septième sceau se subdivise à son tour en sept trompettes, dont la septième donnera le signal du jugement sur Jérusalem inconvertie. Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils durant $3 \frac{1}{2}$ ans, après quoi viendra le combat décisif, et les sept trompettes pour le châtiment du monde. Le temps se rapporte au nombre des empereurs romains. Ils doivent déjà être sept, parce que l'histoire du royaume a ce nombre pour base ; et puis Rome n'est-elle pas bâtie sur sept collines ? Le sixième (Galba) règne déjà ; le septième ne saurait régner longtemps, car après lui doit reparaître le cinquième, dont le nombre est 666, Néron-César, l'antechrist, qui doit précéder la venue du Messie. (XVII, 10 ; XIII, 3 ; XII, 18.)

Matthieu part aussi du principe que l'histoire est dominée par la loi des nombres. « Ainsi toutes les générations, depuis Abraham jusqu'à David, sont quatorze générations ; et depuis David jusqu'aux temps qu'ils furent transportés à Babylone, quatorze générations ; et depuis qu'ils eurent été transportés à

Babylone jusqu'au Christ, quatorze générations. » (I, 17.) Partant du même principe, Luc et Jacques font durer $3 \frac{1}{2}$ ans la sécheresse envoyée par Elie, bien que le livre des Rois n'en parle pas. (Luc IV, 25 ; Jacq. 5, 17 ; 1 Rois XVIII, 1.) Josèphe expliquant Daniel IX, 27 déclare, toujours d'après le même principe, que le temple sera détruit dès qu'il deviendra carré. Le nombre quatre désigne en effet le monde, le contraire du sanctuaire. Aussi le temple dut-il être détruit dès que les zélotes, en démolissant la forteresse Antonia, en eurent fait un édifice à quatre côtés. Le temple appelé à être un symbole du ciel, avait été construit d'après certains rapports numériques qui avaient une valeur symbolique. Son architecture n'était pas d'une harmonie qui pût plaire à l'œil, mais elle observait des proportions symboliques, réglées par les lois du nombre sacré. Aussi le temple ne fut-il jamais beau, mais il fut toujours irréprochable au point de vue théologique.

Il importe de se rappeler constamment ce principe fondamental pour comprendre les images souvent grotesques qui se trouvent dans Daniel, dans le livre d'Hénoc et particulièrement dans l'Apocalypse. L'agneau placé près du trône de Dieu a sept cornes et sept yeux pour représenter sa toute-puissance et sa toute-science. Satan a sept têtes pour symboliser les sept empereurs ; les églises de l'Asie mineure sont représentées par sept chandeliers. La beauté n'est pas seule sacrifiée aux exigences de cette symbolique des nombres, le fond éprouve le même sort. Josèphe a distribué très inégalement ses matériaux pour arriver à nous donner en sept livres l'histoire de la guerre des Juifs. C'est le nombre trois qui règne dans le récit de la tentation et dans celui de la passion, tandis que les généalogies, le discours sur la montagne et les paraboles sont régis par le nombre sept. L'auteur a même supprimé quatre rois pour arriver à trois séries égales de quatorze membres. L'Apocalypse fait tout rentrer dans le cadre de 7×7 .

Toutes ces théories sur les noms se traduisaient en conséquences pratiques. Comme les chiffres qui les formaient désignaient les rapports d'un monde supérieur servant de base à celui-ci, on conçoit qu'on attribuât un grand pouvoir au nom

des êtres puissants. De là à supposer qu'on mettrait en mouvement les êtres supérieurs en prononçant leur nom, leur nombre, il n'y avait qu'un pas. Il fut franchi. On possédait une doctrine secrète fixant la hiérarchie des esprits et des anges, ainsi que la manière de les conjurer. Naturellement ceux qui étaient au courant de cet art ne pouvaient manquer d'en faire usage. Du moment où la connaissance des nombres saints révélait l'avenir, pourquoi n'aurait-elle pas conféré un certain pouvoir sur le présent? On eut donc de puissants talismans, des amulettes protectrices, des formules mystérieuses pour accomplir des miracles, guérir des maladies, chasser des démons. Parmi tous ces talismans de la théurgie, le nom de Dieu inconnu au vulgaire, était le plus puissant. Bien compté, il permettait aux magiciens initiés à la cabale de faire descendre la lune du ciel, d'entr'ouvrir les abîmes de la terre.

Dans tout l'empire romain, les Juifs passent pour des conjurateurs d'esprits, des magiciens et des mathématiciens, qu'on confond à divers égards avec les Chaldéens. Il est souvent parlé dans le Nouveau Testament de livres de magie dont l'usage est défendu aux églises. (Act. VIII, 9; XIII, 6, 8; XIX, 19; Math. XII, 27; Marc IX, 38; Gal. V, 20; Col. II, 20; 2 Tim. III, 13.) Josèphe au contraire tire gloire du fait que ses compatriotes exercent un certain pouvoir sur les esprits.

Une autre idée du temps favorisait beaucoup cette science superstitieuse. Depuis l'époque des Perses, rien ne préoccupait autant l'imagination des simples, surtout en Galilée, que l'action des démons. On entendait par là certains esprits méchants qui, d'après le livre de Tobie et nos évangiles, agacent, tourmentent et perdent les hommes. Selon le livre d'Hénoc, ces démons seraient les âmes de ces géants, issus du mariage des anges avec les filles des hommes. On mettait sur leur compte toutes les maladies des hommes et des animaux, impossibles à expliquer: les troubles de l'intelligence, l'épilepsie, les accidents. En général on expliquait par l'intervention des démons tout état psychologique dans lequel l'homme était privé de sa liberté, entièrement ou en partie. L'arrêt de l'activité personnelle paraissait réclamer l'action d'êtres personnels.

La plupart des maladies étant attribuées à la possession, leur guérison était dévolue à l'exorcisme, pratiqué par les scribes, qui étaient versés dans la science de ces noms sacrés ayant le privilége de troubler les démons. A cela venaient s'ajouter des gesticulations, l'emploi de plantes mystérieuses et de parfums. L'important était que le démon fût chassé pour toujours, ce qui ne pouvait guère avoir lieu par suite de la nature exclusivement psychique du remède.

On dira peut-être que cette manière irrationnelle de guérir aurait dû la faire bientôt tomber en discrédit. Mais la médecine populaire n'a-t-elle pas partout le même caractère ? L'influence incontestable des impressions spirituelles sur l'organisme explique assez qu'une nation, dont l'imagination s'était très développée, se soit contentée de ces moyens qui pouvaient être souvent efficaces. C'était d'autant plus facile, que la médecine scientifique ne paraît pas avoir procédé d'une manière beaucoup plus rationnelle.

Quel contraste entre le peuple juif et tous ses voisins ! Sur la côte, on manufacture des étoffes de laine, on fabrique du verre, on prépare la pourpre ; dans le nord on arme des vaisseaux pour régner sur la Méditerranée ; on impose des tributs sur le chemin des caravanes ; dans le sud fleurit un commerce étendu, qui a su mettre en peu de temps à profit tous les avantages résultant de l'organisation romaine. Le Juif, lui, est occupé à discourir dans ses écoles touchant sa loi ; il ne se reconnaît qu'une seule mission : se conformer de son mieux à l'idée théocratique, pour amener la réalisation d'une promesse qui n'est pas de ce monde.

Aussi est-ce sur des principes religieux que se séparent les partis qui divisent la nation. Nous retrouvons en son sein l'inévitable et universelle opposition de l'esprit conservateur et de l'esprit réformateur. Les sadducéens représentent la propriété, le pouvoir, la loi, la stabilité. Ils appartiennent aux classes supérieures, aux familles sacerdotales, qui ont entre leurs mains les principales fonctions du temple. Ce n'est pas à dire que cette aristocratie du temple se distinguât par un zèle brûlant pour les fonctions qui absorbaient son temps. Son arbre

généalogique ne renfermait pas uniquement des grands prêtres, mais aussi des apostats et des traîtres. Les dévots rigides trouvaient que les sadducéens se préoccupaient par trop des aigles romaines et de l'aspect général du monde à cette époque.

La victoire définitive remportée sur les Syriens, les anciens ennemis de leur race, avait exercé une profonde influence sur les Juifs. Les plus beaux actes d'héroïsme ne s'étaient-ils pas conciliés avec l'observation stricte du sabbat ? Ne s'était-il pas trouvé des hommes pour souffrir le plus cruel martyre, plutôt que de violer les prescriptions touchant la nourriture ? De là un grand zèle pour tout ce qui était extérieur. Ainsi était née une piété méticuleuse, extérieure et formaliste, dont nous connaissons déjà les maximes étroites. Ce qui durant la guerre avait été de l'héroïsme ne fut plus dans la paix qu'une étroitesse intolérable. Il était d'ailleurs impossible que la masse du peuple se conformât aux innombrables exigences des rabbins. A mesure qu'on revenait au commerce et à l'industrie, un peuple situé sur le chemin des nations et entouré de païens pouvait difficilement satisfaire à toutes les exigences des lois cérémonielles. La lutte contre les Syriens avait été sans contredit une rude école dans laquelle on avait appris la fidélité à la loi. Mais avec le temps ce zèle alla se refroidissant, une faible minorité apporta seule dans l'observation des prescriptions légales la rigueur des jours de foi et d'exaltation. Elle se recruta probablement dans les rangs des hommes dont le pieux enthousiasme avait assuré la victoire. Ils se serrent maintenant autour des écoles afin de faire pénétrer dans la pratique de la vie leur manière rigoureuse d'entendre la loi. Plus ils prennent leur mission au sérieux, plus ils se voient contraints d'éviter tout contact avec une multitude qui, d'après leurs idées, ne sort pas d'un état de souillure permanent. Ainsi naît le parti des séparés, des pharisiens. Ces hommes de la stricte observance ont beau sentir qu'ils représentent le vrai Israël, le pouvoir est de fait en d'autres mains. Les oligarques, qui pendant la guerre ont scandalisé les fidèles par leur conduite douteuse, n'en demeurent pas moins les premiers en dignité, grâce au sang sacerdotal, au prestige de leur nom, en vertu même de

ces antiques lois de la théocratie qu'ils ont foulées aux pieds.

Ainsi s'explique l'inimitié profonde entre les chefs fanatiques de la synagogue, et la fière oligarchie du temple. Ce qui n'avait été dans l'origine qu'une différence de tempérament avait provoqué la formation de deux partis hostiles. L'idéal des pharisiens n'aurait en effet pu se réaliser que par le concours du parti sadducéen, en possession du pouvoir.

Les sadducéens s'en tinrent strictement à ce qui était écrit : il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper aux exigences croissantes des rabbins de village par lesquels ils n'entendaient nullement se laisser dicter des lois. Ce n'était pas l'attitude d'un rationalisme honteux, réduisant sa foi à un minimum, mais celles de conservateurs, d'hommes élevés en dignité qui, en face des subtilités démocratiques, et des exagérations d'une école exaltée, accentuaient l'état *legal*. Il ne s'agissait pas d'opter entre la foi et l'incrédulité : de part et d'autre on était plutôt trop fier de son orthodoxie. Les sadducéens ne pouvaient se proposer de renverser la théocratie à laquelle ils devaient leur position, leur dignité, leur existence. Enfin les controverses théologiques des deux partis, conservées dans la mischna, montrent assez que ce n'était pas de cela qu'il s'agissait. Les sadducéens relèvent toujours la lettre de la loi, les priviléges du temple, la gloire du sacerdoce ; les pharisiens mettent en avant les traditions des rabbins, les intérêts populaires ; ils prétendent que les cérémonies religieuses possèdent une valeur objective en elles-mêmes, indépendamment de la personne du prêtre qui les accomplit.

A première vue, on pourrait croire qu'il ne s'agissait que d'une hostilité inévitable entre des hommes pratiques, des fonctionnaires, et des docteurs, des gens d'école. Mais il y avait une manière différente de concevoir le monde, qui donnait aux querelles des deux tendances une haute portée historique. Ce qui soutenait le zèle des pharisiens, c'était l'idée d'une récompense promise dans le règne du Messie ou après la résurrection des morts à tous ceux qui auraient fidèlement observé la loi. Les sadducéens se riaient de ces espérances ; en possession du monde présent, ils ne voulaient pas entendre parler d'une vie à

venir, dont la loi ne disait d'ailleurs rien. Le bien devait être fait pour lui-même, en dehors de toute préoccupation de récompense. Et puis, pas plus que leurs pères, ils ne croyaient à l'accomplissement des promesses des prophètes. Il ne pourrait plus être question de liberté humaine, si la marche de l'histoire était ainsi réglée à l'avance. Dans ces controverses, les pharisiens étaient synergistes ; les esséniens niaient toute idée de liberté ; tandis que les sadducéens, s'appuyant sur les déclarations précises de l'Ancien Testament, soutenaient que chaque homme a son sort en sa main.

L'esprit de l'époque était favorable au pharisaïsme. Et puis, le peuple n'aime-t-il pas toujours une religion sévère et rigide dans ses pratiques, pourvu que la récompense en perspective soit proportionnée à ce qu'on fait ? De plus, les pharisiens vivaient plus près du peuple ; tandis que les sadducéens, en vrais aristocrates, se tenaient dans un isolement qui ne pouvait les faire aimer. Ceux-ci transigeaient avec Rome, tandis que les premiers entretenaient la haine populaire contre le joug étranger. Somme toute, le peuple suivait les pharisiens, mais en se riant à l'occasion de leurs exagérations ridicules. L'éloquence de la synagogue l'avait emporté sur l'éclat du temple, les chefs d'école sur les fonctionnaires ; mais c'était pour creuser un profond abîme dans lequel allaient disparaître et le temple et l'école.

Les esséniens étaient également sortis du mouvement national qui avait provoqué la guerre de l'indépendance. Tout aussi zélés pour la loi que les pharisiens, ils estimaient qu'il fallait se retirer dans la solitude pour réaliser leur idéal de pureté légale. Les pharisiens leur produisaient l'effet d'esprits légers, superficiels, fort peu dignes du nom de *séparés*. Quant à eux, vivant dans des cavernes, ils avaient les allures de gens fatigués de la vie, se préparant pour le délogement plutôt que pour le royaume de Dieu. Ce n'était pas le désir de faire pénitence, mais le besoin de se purifier, qui les avait conduits dans la retraite. Leur inspiration ne venait pas du judaïsme authentique, mais des idées dualistes des Perses, qui regardaient la matière comme le principe du mal et du péché. De là tou-

tes leurs pratiques ascétiques, espèce de prélude de ce qui devait faire son apparition plus tard dans le sein de la chrétienté. Etendant aux animaux la défense de tuer, les esséniens ne se nourrissaient que de légumes. Leur vie en commun les avait conduits à adopter la communauté des biens. Pour arriver à entretenir des rapports immédiats avec Dieu, ils s'étaient lancés dans toutes les pratiques de l'ascétisme. Il s'agissait de mériter le royaume messianique, de le faire en quelque sorte descendre du ciel au moyen de pratiques agréables à Dieu, car on croyait généralement que les péchés du peuple empêchaient la manifestation du Messie. L'expérience personnelle des esséniens leur garantissait l'excellence de cette méthode. N'avaient-ils pas parmi eux des hommes qui prophétisaient, des jeunes gens qui avaient des songes ? Toute l'histoire future d'Israël se découvrait à l'œil intérieur dès qu'il avait atteint un certain degré de pureté. Les expériences que la société avait faites, les visions qui avaient été accordées à quelques privilégiés, tout cela formait une science occulte, consignée dans les livres de la secte. Elle portait sur les anges et sur les forces secrètes de la nature.

La disposition incontestable des esséniens à la vie intérieure autorise à voir dans leur communauté l'aurore du christianisme. Ils ont beau insister sur la pureté extérieure dont ils exagèrent la portée, on sent que pour eux la sainteté consiste dans une disposition intérieure du cœur. En dépit de leurs idées sur la matière, c'est bien chez eux qu'il faut aller chercher tout ce que le peuple juif a produit de mieux, en fait de moralité, dans le dernier siècle de son existence. Leur ascétisme a beau être grossier, ils ne se l'imposent pas en vue d'une récompense extérieure comme les pharisiens ; ils aspirent avant tout à cet équilibre, à ce calme parfait de l'âme, qui permet d'entendre la voix des révélations divines. Pour la première fois, la religion se propose de transformer l'homme intérieur ; c'était là une grande pensée. Ce qui préoccupait en tout premier lieu les esséniens, ce n'était ni la théocratie, ni le temple, ni la politique, mais la nouvelle naissance, la circoncision du cœur. Ce n'est donc pas par leurs institutions que ces solitaires se rap-

prochent du christianisme, mais par l'esprit de recueillement et de prière, qui réclame une consécration journalière de la vie entière.

II. *La domination romaine.*

L'état de tension extraordinaire des esprits qui caractérise l'époque du Nouveau Testament avait été provoqué par le choc de deux peuples appartenant à deux pôles à tous égards opposés. Le Romain obéit à une logique impitoyable; le Juif est animé d'un enthousiasme religieux intraitable. Au premier abord, on peut croire qu'il n'est question que d'une guerre de frontières, mais dès que ces deux puissances sont entrées en lutte, on ne tarde pas à s'apercevoir que toute paix est impossible. Quand, après la victoire de Pompée, Rome veut s'assimiler la Judée, elle provoque une résistance qu'elle n'avait rencontrée nulle part ailleurs.

C'est que l'histoire des derniers siècles avait appris au Juif à placer le souverain bien dans l'observation de ses usages traditionnels. En le faisant, il confère à son pays un caractère sacré. Ce n'est pas avec l'œil d'un patriote, mais avec celui d'un homme profondément religieux qu'il contemple son pays. En mettant le pied dans la ville sainte, les gentils commettent un sacrilége. Leur présence suffit à elle seule pour attirer les châtiments de Dieu.

Pour comble de malheur, ces deux nationalités ne sauraient se comprendre. Le Romain est terre-à-terre, logique et pratique; le Juif vit exclusivement pour un idéal qui ne saurait être compris que comme partie intégrante d'une conception générale de l'univers. Dès qu'on ne consentait pas à se placer à leur point de vue, les pratiques et les préoccupations des Juifs devaient apparaître comme un tissu de rêveries, toutes plus absurdes les unes que les autres. Il va sans dire que les Romains n'avaient aucune disposition à la condescendance. Pompée avait commencé par profaner le temple; ses successeurs n'avaient épargné aux Juifs aucune des humiliations qu'en-

traîne la défaite. Rome avait placé sur le trône de Judée un ami des Samaritains, le meurtrier de la dynastie des Maccabées; ses procureurs avaient pressuré le peuple au delà de toute mesure. Comment les rabbins n'auraient-ils pas reconnu dans Rome cette bête dont Daniel avait fait une si terrible description?

A cette haine religieuse correspondait chez les vainqueurs des sentiments de mépris et d'antipathie datant de loin et qui n'avaient fait qu'augmenter. Les Juifs, vendus comme esclaves et dispersés dans l'empire romain, avaient contribué à augmenter et à propager la répulsion générale que leur nationalité provoquait. Ces bizarres serviteurs, avec les étranges scrupules de tout genre qui ne leur permettaient pas de prendre la même nourriture que les autres, étaient plutôt un embarras qu'une ressource dans une famille. Il faut voir les idées fantastiques, que des hommes comme Tacite se faisaient de leur origine, de leur histoire et de leurs usages. L'historien romain rapporte qu'ils sont natifs du mont Ida en Crète, ainsi que le montre leur nom d'*Idæi*, dont l'addition barbare d'une lettre a fait *Judæi*. Il cite l'opinion de ceux qui ont confondu le culte de Jéhovah avec celui de Bacchus, et cela, entre autres raisons aussi concluantes, parce qu'il y a une vigne d'or sur la porte de leur temple. Les Romains en étaient venus à tenir les Juifs pour des athées, simplement parce que cette religion, à laquelle l'Israélite consacrait sa vie entière, était sans analogie avec le polythéisme. Tacite est sans sympathie pour les hommes prêts à subir la mort, plutôt que de tolérer un buste de Caligula dans leur sanctuaire.

L'opposition des Juifs n'était pas à ce point systématique. Bien que la discipline et l'administration romaine parussent intolérables aux orientaux, cela ne les empêchait pas d'éprouver un grand respect pour les faits et gestes des maîtres du monde. Mais Pompée avait envenimé les rapports lorsqu'après s'être emparé de la Palestine par trahison et avoir profané le sanctuaire, il avait traîné à Rome, chargée de chaînes, la famille royale qui s'était jetée entre ses bras en toute confiance. Le règne d'Hérode le grand et celui d'Archélaüs avaient, il est vrai,

fait désirer aux Juifs d'être incorporés à l'empire romain ; mais l'incompatibilité des deux nationalités éclata alors plus fortement que jamais. On se demanda s'il était permis de payer à César un tribut qui n'était dû qu'à Jéhovah. Chaque bureau de péage, à moins de se transformer en champ de bataille, devint une pierre de scandale sur laquelle la fidélité à la loi venait échouer.

Ajoutons que le système des impôts n'était pas le côté brillant de l'administration romaine. Une oppression accompagnée de vexations de tout genre venait en aide aux scrupules de conscience. D'après le témoignage de Tacite, il régnait vers l'an 17, non-seulement en Judée mais aussi en Syrie, un mécontentement au sujet des impôts qui prenait le caractère le plus menaçant. On trouve dans les récits évangéliques de nombreux traits qui témoignent de cette détresse économique du pays. Il n'est question que d'exacteurs impitoyables et de débiteurs insolvables, courant le risque d'être vendus avec leur femme et leurs enfants; des constructions demeurent inachevées faute d'argent; pour mettre sa fortune à l'abri de toute atteinte, un négociant la place sur une perle de grand prix; en creusant la terre, on trouve des trésors que le propriétaire a voulu soustraire à l'avidité des collecteurs d'impôts; les accapareurs, au lieu de faire porter le blé sur les marchés, élargissent leurs magasins. La division de la propriété a augmenté la misère: il ne peut plus être question d'employer des charrues; la bêche suffit pour cultiver ces lopins de terre; le père de famille ruiné se demande ce qu'il fera, ne pouvant se décider ni à travailler de ses mains, ni à mendier; la détresse financière engendre l'usure; les banques d'échange fleurissent; en peu de temps le capital d'un spéculateur rapporte cinq, dix fois sa valeur. (Luc VII, 41, 14; VI, 34; XII, 58; XVI, 6, 7; XIV, 29; Math. XIII, 44, 45; Luc XII, 16, 3; XIX, 23; XIX, 13.)

La ruine matérielle vient donc attiser la haine religieuse; retirés dans les montagnes, les bandits qui se recrutent journallement de débiteurs insolvables, dont la demeure a été vendue, n'ont pas de peine à lancer le peuple dans des entreprises téméraires contre les Romains transgresseurs de la loi.

Aujourd'hui c'est la sainteté d'une fête solennelle qui a été compromise parce que les gentils gardent les ornements du grand prêtre dans leur forteresse; demain on découvrira des étendards romains dans Jérusalem, quelques emblèmes païens dans le temple, un ex-voto dans la forteresse de Sion, tout autant de choses qui souillent le pays et provoquent la révolte. Tantôt le bruit court qu'un procurateur a porté la main sur le trésor sacré, qu'un soldat a déchiré le livre de la loi, qu'un païen a pénétré dans la partie du temple interdite, qu'un autre s'est mal comporté dans le sanctuaire. Josèphe a eu soin de rapporter ces divers traits parce qu'ils provoquèrent souvent des tumultes qui coutèrent la vie à des centaines, à des milliers de personnes.

Et cependant ce ne sont là que des étincelles donnant une faible idée du feu qui couvait sous la cendre, si l'on en juge d'après les livres religieux, composés à cette époque. Tout le monde attendait l'avénement prochain du Messie, comme on le voit par les « *Bénédictions d'Hénoc.* » Les images et les tableaux de ce livre, publié environ quarante ans avant la domination romaine, étaient devenus populaires du temps de Jésus, à en juger par les allusions fréquentes des récits évangéliques. Si les disciples éprouvent le besoin de se distribuer les places dans le royaume du Messie, ce n'est pas de leur maître qu'ils ont pris cette idée. L'eschatologie détaillée de l'Apocalypse suppose également que l'auteur était familiarisé avec les opinions d'Hénoc. Le livre de Daniel était un des plus lus de l'époque: tout le monde avait compris qu'il entendait désigner le Messie sous le titre « du fils de l'homme. » A ces vieux livres respectés de tous, venaient s'ajouter des prophéties nouvelles, comme « *Les psaumes de Salomon* » qui développent le même thème. L'attente est si générale et si intense qu'on découvre des allusions au Messie dans des passages qui n'en renferment pas; les rabbins vont jusqu'à dire que toutes les prophéties n'annoncent rien d'autre que les jours du Messie. Philon lui-même, qui de tous les contemporains était peut-être le moins porté à se préoccuper du Messie, ne peut se dispenser d'en parler plu-

sieurs fois. Le livre des *Jubilés*¹ est très explicite. Il n'y a pas jusqu'à Josèphe, qui ne laisse apercevoir sa foi aux espérances messianiques, à travers tous les ménagements que son métier de courtisan lui impose.

Et il ne faut pas croire que ce fussent là des traditions renfermées dans l'enceinte des écoles. Les historiens romains déclarent expressément que c'est dans leurs espérances messianiques, que les Juifs, lors de la dernière lutte, ont puisé l'assurance de la victoire finale. Nos récits évangéliques supposent souvent chez le peuple l'attente prochaine d'un Messie personnel. (Math. XI, 2, XVII, 10, XXVII, 11; Luc II, 25, 38; Marc XV, 43; Luc XXIV, 21; Act. I, 6.)

Cette espérance était si vive et si générale qu'on devait être tenté de travailler à sa réalisation. Chacun se disait que si Dieu voulait accomplir enfin ses promesses, il n'y avait pas un moment à perdre. Judas le Gaulonite entend réaliser les doctrines messianiques des pharisiens; Theudas se propose de passer le Jourdain à pied sec, pour aller contempler dans le désert la manifestation du Messie. « Fais seulement un signe, » dit le peuple impatienté, à un prophète qui lui donne un rendez-vous sur la montagne des Oliviers pour voir s'écrouler les murailles de Jérusalem, devenue païenne. La détresse augmentant, l'exaltation devient plus grande. Les prophètes abondent pendant le

¹ Ce livre donne une histoire détaillée du monde, depuis la création jusqu'à Moïse. Son but est de bien fixer la chronologie de cette époque; de résoudre plusieurs problèmes difficiles, qui se posent en lisant la Genèse et l'Exode; de raconter en détail certains faits, qui n'y sont qu'indiqués, et de faire remonter jusqu'aux temps des patriarches certains usages (sabbat, fêtes, circoncision, ordonnances alimentaires), et certaines idées d'une origine plus récente. — La marche du récit est rigoureusement chronologique: tout est divisé et subdivisé en *Jubilés*, semaines d'années et années. De là le titre de *Jubilés τὰ Ἰωβηλαῖα*. Ce livre est aussi appelé quelquefois l'apocalypse de Moïse, ou aussi la *λεπτὴ Γένεσις, τὰ λεπτα τῆς Γενέσεως*. — On trouve réunies dans cet écrit une foule de légendes, qui ont passé plus tard dans des livres juifs ou chrétiens. Cet ouvrage, sensiblement plus étendu que la Genèse, doit avoir été composé dans le premier siècle de notre ère, ou peut-être dans le dernier avant Jésus-Christ. L'ancienne église en faisait un grand usage. Le texte hébreu et la version grecque s'étant perdus, l'ouvrage a été retrouvé dernièrement dans une traduction éthiopienne et traduit en allemand, par A. Dillmann, dans les *Annales d'Ewald*, 1849-1851.

dernier siège de Jérusalem ; les murailles du temple sont déjà ébranlées, qu'un d'entre eux réunit encore six mille personnes dans ses parvis extérieurs pour contempler le signe du Messie.

Tous ces hommes ne se proposent encore que de forcer la main à Jéhovah, pour en obtenir le prompt envoi du Messie. D'autres, comme Barkochba, s'attribuent ouvertement le titre de Messie. Quiconque se sent le courage de travailler au salut de son peuple doit se demander, s'il ne serait peut-être pas le prophète promis. La chose est si fréquente que le chapitre XXIV de St. Matthieu rend attentif au danger de pareilles séductions.

Qu'on ne dise pas que tous les hommes qui déployèrent ainsi l'étendard du Messie étaient séduits ou séducteurs. Ils étaient simplement de leur temps ; ils n'étaient pas plus trompés que ne l'est chacun de nous par le milieu dans lequel il vit. Tout au plus se faisaient-ils illusion sur l'étendue de leur pouvoir. On n'a nul droit de qualifier du titre de charlatans des hommes qui prouvent, au péril de leur vie, leur pouvoir de faire des miracles.

Quoi qu'il en soit, parmi tous ceux qui se donnaient pour le Messie, un seul pouvait l'être réellement. Le fait de sa naissance dans ce moment-là prouve, avec une clarté sans pareille, l'intervention d'une puissance supérieure dans le cours des choses de ce monde. Le miracle ne consiste pas dans le fait que Jésus se soit donné pour le Messie, mais dans la circonstance qu'il soit né précisément à cette époque-là. En trouvant bon d'envoyer le rénovateur de l'humanité justement au sein de ce peuple, et précisément à cette époque, la Providence a reconnu, légitimé pour siennes les promesses faites pendant mille ans par les prophètes. Il est bien vrai qu'elle a tenu sa parole autrement qu'on ne s'y attendait, mais elle l'a cependant tenue. En le faisant elle a justifié tout le développement de l'Ancien Testament comme voulu de Dieu ; elle a donné la pleine certitude que l'idée qu'un peuple entier avait portée longtemps dans son cœur, comme ce qu'il y avait de plus saint et de plus précieux, n'était pas un pur jeu de l'imagination.

A la demande des pharisiens, Pompée abolit la royauté que se disputaient deux frères de la famille des Maccabées et nomma

Hyrkan souverain sacrificateur, tétrarque avec le titre de *socius atque amicus populi Romani*. César augmenta les priviléges des Juifs et conserva cette forme de gouvernement, mais en confiant l'administration civile à Antipas qui devint ainsi, en l'an 47 avant J.-C., le fondateur de la dynastie iduméenne. Il mourut bientôt empoisonné dans un repas chez Hyrkan, mais il eut un digne successeur en son fils Hérode déjà procurateur de la Cœlésyrie. Celui-ci, avant de supplanter entièrement les Maccabées, s'introduisit dans leur famille en épousant Mariamne petite-fille d'Hyrkan et fille d'Alexandra. Obligé de s'enfuir devant les Parthes, qui avaient envahi la Judée et donné le trône à Antigone de la famille des Maccabées, Hérode revient de Rome avec le titre de roi et se met vigoureusement à la conquête de son pays. Il ne le soumit qu'à la suite d'une longue et terrible guerre qui se termina par le siège de Jérusalem. Comme il fallut compter avec Antoine, qui exigea un tribut considérable, pour sa part des dépouilles, Hérode n'eut d'autre ressource que de transporter les pratiques romaines dans la Judée épuisée et couverte de ruines. Quarante de ses adversaires furent mis à mort et leurs biens confisqués. Il fallait à tout moment pressurer un pays déjà épuisé pour répondre aux exigences incessantes de Cléopâtre. On allait jusqu'à visiter les cercueils qui sortaient de Jérusalem pour s'assurer s'ils ne recelaient ni des pierres précieuses, ni de l'or.

Hérode subissait les conséquences de ses crimes, dont ses complices n'entendaient pas lui laisser savourer les fruits. Il sentait bien qu'il ne pouvait se concilier les Juifs qu'en observant leur loi, mais celle-ci condamnait sa position. Il tenait son pouvoir de Rome; il avait sacrifié à Jupiter Capitolin pour témoigner sa reconnaissance d'avoir reçu la couronne de David. Afin de se donner un air de légitimité, il s'était allié à la famille des Maccabées. Mais il n'avait réussi qu'à se faire des parents de ses ennemis mortels. Il fallut accumuler crime sur crime pour essayer de sortir de cette fausse position. Hérode commence par faire périr Aristobule, père de sa femme Mariamne, et par emprisonner sa belle-mère. Il faut ensuite tenir tête à Cléopâtre qui, profitant des faiblesses d'Antoine,

ne vise à rien moins qu'à placer tout l'Orient sous le sceptre de l'Egypte. Heureusement le roi des Juifs sut trahir Antoine (comme il avait déjà trahi Pompée, César, Cassius) à temps, pour se préparer un bon accueil de la part d'Octave. A peu près tous les pays qui avaient appartenu à la monarchie des Maccabées, se trouvèrent de nouveau réunis à la couronne de Judée.

Le règne d'Auguste fut éminemment favorable à la Palestine, du moins sous le rapport économique. Elle ne jouit pas seulement de la paix générale assurée au monde romain; mais, quoique indépendante, elle fut au bénéfice des nombreuses améliorations qui résultèrent du régime impérial. Suivant l'impulsion de tous les autres vassaux qui imitaient Auguste, Hérode ouvrit des routes et construisit de magnifiques édifices; la Judée eut ses cirques et Jérusalem son théâtre. Comme les pharisiens murmuraient, il fallut prendre des mesures de sûreté générale et construire en abondance des forts et des châteaux. La frontière d'Arabie en particulier fut couverte par de nombreuses forteresses. La cour d'Hérode eut même ses savants et ses littérateurs dans la personne de deux frères venus de Damas. L'un d'eux, Nicolas, était naturaliste; il avait écrit sur la géographie et correspondu avec Auguste au sujet de nouvelles espèces de dattes récemment découvertes. Il avait même commenté la métaphysique et quelques autres ouvrages d'Aristote. Une tragédie de sa façon, *La chaste Susanne*, fut représentée sur le théâtre de Jérusalem. Il avait aussi écrit une histoire du monde en 144 livres. Ce savant était en outre un sophiste des plus habiles qui dut maintes fois faire le voyage de Rome pour plaider, en avocat des plus retors, les nombreux procès de son maître. L'autre frère, Ptolémée, était chancelier d'Hérode. Sa mission l'appelait à contenir de son mieux les passions de son maître, et à veiller à l'éducation de ses fils. Les scribes appelaient ce cercle de parasites, les prosélytes de la table royale.

Ce qui conférait une très grande importance à Hérode, aux yeux d'Auguste, c'est que ce général habile, ce politique consummé était l'homme qu'il fallait pour garder le désert d'Arabie et l'Euphrate, les frontières les plus faibles de l'empire. Le roi des Juifs rendit un service signalé à l'empereur en sauvant

d'une complète destruction une armée romaine qui s'était témérairement engagée dans une expédition scientifique et mercantile, en vue de découvrir le plus court chemin entre la Haute Egypte et l'Arabie heureuse. Auguste prit la résolution de ne plus rien faire en Orient sans demander conseil à Hérode. Les fils que celui-ci avait eus de Mariamne, furent envoyés à Rome ; l'empereur se les fit présenter, s'intéressa à leur éducation et promit de les reconnaître comme héritiers du trône de Judée. En attendant, on arrondit les possessions d'Hérode en lui donnant les contrée du Liban jusqu'à la mer et d'autres provinces importantes. Les fonctionnaires romains reçoivent ordre de ne rien faire sans l'approbation du roi des Juifs, qui devient ainsi le représentant d'Agrippa dans les provinces orientales et le plus grand monarque de toute l'Asie en deçà de l'Euphrate. L'Iduméen plein de reconnaissance fait construire aux sources du Jourdain un temple en marbre blanc en l'honneur d'Auguste, un autre en Samarie, tandis que Jérusalem se couvre de palais dans le style des édifices grecs et romains. Césarée dont le grand port avait demandé douze ans de travail, en eut bientôt un second entouré de quais magnifiques, de bazars élégants, de basiliques spacieuses et d'hôtelleries pour les marins. En arrivant par mer, on apercevait de loin un temple avec la statue colossale d'Auguste comme *Zeus Olympius*.

Ce qui consolait un peu les Juifs, c'est que tout cela se passait en Samarie. Toutefois la Judée proprement dite avait aussi sa bonne portion de mausolées, de cénotaphes, etc., portant tous des noms romains, à tel point qu'un étranger aurait pu se croire en Italie. Le trésor d'Hérode était inépuisable. Les villes païennes du voisinage devaient à sa munificence des cirques, des aqueducs, des théâtres ; partout où il se célébrait des jeux, on pouvait compter sur des prix envoyés par le roi Hérode. Les jeux olympiques auraient été abandonnés sans une fondation due à sa munificence. C'était à croire que le trône de David n'était là que pour faire refleurir le paganisme.

Les Juifs devaient être d'autant plus blessés que le roi n'avait pas embelli une seule ville juive, déclarant ouvertement ne s'intéresser qu'à ses sujets païens. Aussi la surprise et l'effroi fu-

rent-ils grands quand Hérode, pour se donner l'air d'être le Messie, fit connaître son projet de reconstruire le temple de Zorobabel. N'aurait-il peut-être pas le dessein de le démolir pour ne jamais le reconstruire? se demandait-on. Afin de rassurer le peuple, le roi dut faire préparer tous les matériaux du nouvel édifice avant de démolir l'ancien. Et de peur que des païens ne souillassent le temple en y travaillant, des prêtres furent chargés d'apprendre les métiers nécessaires pour être en mesure de le construire eux-mêmes. Lorsque les parvis extérieurs eurent été élevés, il fut interdit à Hérode lui-même, qui visitait souvent les travaux, de pénétrer jusqu'au sanctuaire encore en construction. Malgré tant de condescendance, le roi ne semble pas avoir attaché grande importance à l'approbation ou au blâme de ses sujets. Et à peine leur a-t-il fait construire ce magnifique temple, dont les disciples de Jésus devaient un jour admirer les pierres, qu'en violation expresse du décalogue il fait placer un grand aigle en or sur la principale porte.

C'est qu'Hérode attendait une visite importante. Agrippa allait se rendre à Jérusalem pour la seconde fois et admirer les travaux du puissant monarque. Le roi alla lui rendre sa visite l'année suivante à Sinope. Ce voyage coûta à Hérode des sommes énormes, car toutes les villes qu'il traversa firent des appels à son intarissable munificence. Grâce à sa haute intervention, les nombreux Juifs de la diaspora virent confirmer et augmenter leurs priviléges. Aussi à son retour trouva-t-il le peuple de Jérusalem très bien disposé; il lui fit remise d'un quart des impôts pour l'année 17.

Arrivé à l'apogée de sa gloire et de sa puissance, Hérode n'a plus désormais que des disgrâces et des malheurs à attendre. C'est d'abord Auguste qui lui annonce qu'après l'avoir traité en ami, il le traitera désormais en sujet. Le roi des Juifs avait eu le malheur de rompre la paix de l'empire, en châtiant les peuples de la Trachonite et les Arabes. L'empereur se disposait cependant à lui rendre sa faveur et à augmenter ses états par l'annexion de l'Arabie, lorsque la nouvelle des terribles tragédies, dont la maison d'Hérode avait été le théâtre, vint paralyser son bon vouloir. Naturellement soupçonneux, le roi des

Juifs avait perdu la tête au milieu des intrigues sans nombre qui agitaient son sérail. Les deux fils qu'il avait eus de sa femme Mariamne furent les premières victimes de sa fureur. Il dut bientôt frapper l'instigateur secret de tous ces meurtres, son fils favori Antipas, qu'il avait eu de Doris sa première femme. Ses frères morts, il avait tenté d'empoisonner Hérode son père.

Epuisé par toutes ces émotions, le roi consacre les forces qui lui restent à faire à son ami Auguste le triste récit de ses malheurs. Retiré à Jéricho, déjà atteint de la maladie mortelle qui le fait cruellement souffrir, il entend les cris de la multitude qui se réjouit de sa fin prochaine. Le tyran se redresse alors et ordonne de faire venir à Jéricho les anciens de toutes les villes de Juda. Gardés à vue dans l'hippodrome, ils devaient être massacrés à sa mort pour ôter aux Juifs toute velléité de se réjouir. Hérode mourut à la Pâque de l'an 3 avant Jésus-Christ, à l'âge de 70 ans, après un règne de 37 ans.

Son testament ne fut pas exécuté ; mais les horreurs de la fin de sa vie n'en firent pas moins oublier le prince prudent et courageux. La génération suivante ne s'est rappelé que le tyran sanguinaire.

Les évangélistes qui font apparaître sa sinistre silhouette au berceau du Messie, dans le pressentiment fort juste que les jours qui virent la naissance du Sauveur étaient en bonne partie l'œuvre d'Hérode, ont groupé tous les traits caractéristiques de sa vie. Les désordres qui suivirent sa mort, ont fait perdre de vue les grands résultats matériels dus à son énergie et à son habile politique étrangère. Il est le seul roi d'Israël qui ait donné au pays ces frontières naturelles déjà entrevues par Moïse et par Josué. Grâce à ses bons rapports avec Auguste, Hérode fit confirmer tous les priviléges concédés aux Juifs dispersés dans l'empire. Tout prouve cependant que le peuple ne lui en garda aucune reconnaissance. C'est que les côtés fâcheux de ce règne d'intrigues, d'oppression et d'espionnage faisaient oublier le reste. « La génération qui a vécu sous Hérode, s'écrie solennellement l'avocat plaident pour le peuple devant Auguste, a souffert plus de calamités que tous leurs frères en-

semble depuis le retour de Babylone. » Hérode lui-même ne se faisait pas la moindre illusion ; il se sentait sur un terrain volcanique : il se disait que tout ce qu'il avait fondé ne tarderait pas être renversé.

Ces prévisions se réalisèrent. Hérode est à peine enseveli que son fils Archélaüs, pour défendre son palais, fait massacrer trois mille personnes dans les rues de Jérusalem. Tandis que les divers membres de la famille royale étaient allés à Rome se disputer l'héritage paternel par-devant Auguste, Varus avait été occupé à réprimer les soulèvements qui éclataient dans la Palestine. Assisté par tous les peuples du voisinage, ennemis des Juifs, il s'essaye dans ces pratiques cruelles qui, dix ans plus tard, devaient révolter les Germains des bords du Weser. Quelques semaines avaient suffi pour couvrir le pays de ruines. La fleur de la jeunesse juive gisait sur les champs de bataille ; des colonnes de fumée, s'échappant des villes et des villages incendiés, obscurcissaient le ciel de la Galilée et de la Judée ; les cadavres de 2000 patriotes pendaient à des croix pour servir d'épouvantail à ceux qui seraient tentés de les imiter.

III. *Jésus.*

Auguste confirma pour l'essentiel le testament d'Hérode. Philippe obtint la partie nord du pays, la Trachonite et les pays environnants. Il sut comprimer le brigandage endémique dans ces contrées. Un règne de 39 ans lui fit la réputation d'un excellent voisin et d'un bon roi, soulageant ses peuples. Aussi n'est-ce pas arbitrairement que nous voyons Jésus chercher souvent un sûr asile dans ses domaines, quand il doit fuir la haine des pharisiens ou se soustraire aux pièges d'Antipas.

Celui-ci eut en partage la Galilée et la Pérée. Il fit construire la ville de Tibériade, qu'il peupla d'étrangers. Les Juifs croyants la tenaient pour impure et ne la visitaient pas. Il ne nous est pas dit que Jésus y ait jamais été.

Archélaüs obtint l'Idumée, la Judée et la Samarie. C'est celui des trois frères qui rappelait le plus Hérode. Aussi Joseph,

l'époux de Marie, évite-t-il ses états. Devant se contenter du titre d'etnarque, jusqu'à ce qu'il ait mérité celui de roi, ce digne représentant des traditions paternelles se rend à Jérusalem, bien résolu à tirer vengeance de ceux qui ont crié : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » C'est à lui que Jésus fait allusion dans la parabole des talents. (Luc XIX, 11-27.) Sa femme Glaphyra, qui avait été mariée trois fois, mourut après avoir vu son premier mari en songe. C'est à se demander si ce ne fut pas là l'occasion de l'éénigme sur le mariage que les sadducéens proposèrent à Jésus : « Duquel sera-t-elle femme en la résurrection ? » Après neuf ans de luttes avec les pharisiens, Archélaüs fut exilé à Vienne sur les bords du Rhône. Il n'avait rien fait de grand pendant son règne. Aussi sa mort fit-elle moins de sensation que celle du célèbre rabbin Hillel qui eut lieu vers la même époque.

Les Juifs profitèrent de la mort de leur etnarque pour se faire incorporer à la province romaine de Syrie. Ils n'eurent pas à s'en féliciter, car elle était gouvernée par le proconsul Sulpicius Quirinus, parvenu qui passait pour très méchant et pour très avide. Il se hâta de leur annoncer que le plus pressant est de procéder à un recensement des habitants et des terres, pour arriver à asseoir convenablement les impôts. Les révisions de cadastre ne furent jamais populaires en aucun pays. Quant aux dénombrements, les Juifs ne les voyaient pas de bon œil depuis celui de David. Ils demandaient, au grand ébahissement des Romains, que pour s'assurer du chiffre de la population on se bornât à compter le nombre des agneaux immolés pour la Pâque. L'objection contre l'impôt foncier était plus vive encore : car payer tribut à un étranger c'était devenir infidèle à Jéhovah, le seul possesseur du pays. Grâce à la défection du grand prêtre Joazar, les Romains réussirent à triompher de l'opposition, du moins à Jérusalem ; tandis qu'un soulèvement éclatait dans d'autres parties du pays. Le recensement ne put s'effectuer que lorsque les légions eurent dispersé les patriotes qui avaient pris les armes, à la voix de Judas le Gaulonite. A partir de ce moment les procurateurs perdirent

toute envie de procéder à un nouveau dénombrement de ce peuple étrange. Sous Néron, le procurateur Cestus Gallus dut se contenter de compter les agneaux immolés dans la semaine de Pâque pour se former une idée des hommes en état de porter les armes.

Toute l'opposition des Juifs impuissants fut alors dirigée contre les malheureux qui se chargeaient de percevoir les impôts, pour le compte des fermiers romains. Ils devinrent les parias du pays. Leur demander de changer quelque monnaie ou accepter de leur part quelque aumône suffisait pour souiller une maison entière et pour nécessiter maintes lustrations. Les demeures des péagers devinrent ainsi l'asile de tous les malheureux qui, perdus de réputation, n'avaient pas d'autre ressource pour vivre. Passant souvent leur temps au milieu des pots de cervoise et des filles de joie, ils ne se préoccupaient que du soin de remplir les caisses publiques et de se venger des mépris de ce peuple fanatico, en le pressurant de leur mieux.

Quirinus avait eu beau substituer le sadducéen Anne au souverain sacrificateur Joazar, qui s'était décrédité en favorisant le recensement ; le mauvais vouloir du peuple n'avait fait qu'augmenter. Il se forma un parti anarchique, dirigé par la famille de Judas le Gaulonite, déclarant que quiconque portait le joug de la loi était exempt de toute obligation civile. Ils avaient pour mot d'ordre : plutôt mourir que de ne pas honorer Jéhovah comme l'unique souverain du pays ; il n'y a pas à reculer devant le meurtre de son prochain, dès qu'il y va de la liberté de la patrie. Chose étrange ! à partir de la septième année de notre ère, la sûreté publique dans la Palestine entière n'est nulle part moins garantie que dans les pays relevant de Rome. Quand on assassinait des voyageurs sur le chemin de Jérusalem à Jéricho que ne devait-on pas faire dans les vallées solitaires au delà d'Hébron ?

Depuis l'exil d'Archélaüs, les Samaritains étaient devenus indépendants de Jérusalem, et ils n'avaient pas manqué de s'en prévaloir pour tourmenter leurs voisins. Les impôts étaient devenus tellement intolérables qu'on s'attendait à des soulèvements

ments dans tout l'Orient. Tibère crut que le seul remède était de changer moins souvent les fonctionnaires romains. Il les compare à des essaims de mouches qui tourmentent un blessé baignant dans son sang : gardez-vous de les chasser, s'écrie le malheureux ; il en viendrait de nouvelles qui me feraient plus souffrir encore ; tandis que celles-ci sont rassasiées et commencent à me donner quelque relâche. Les persécutions que la haine contre les Juifs inspira à Tibère eurent aussi leur retentissement en Judée.

L'envoi du procurateur Ponce Pilate en l'an 27 fut loin d'améliorer la situation. Lâche, cupide, cruel et même sanguinaire, il n'avait pas de conscience et manquait de résolution au moment décisif. Lorsqu'il voulut faire transporter à Jérusalem les étendards des légions, il provoqua un soulèvement devant lequel il fut obligé de céder. Les Juifs avaient trouvé un mot magique pour triompher de toutes les résistances de Pilate : « Si tu fais cela tu n'es pas ami de César. » Le procurateur craignait, si quelque plainte parvenait à l'empereur, que sa conduite indigne ne fût dévoilée.

Comme c'était toujours le cas chez les Juifs, l'oppression politique avait provoqué une recrudescence de l'agitation religieuse. Les Samaritains volontiers plus calmes étaient eux-mêmes en mouvement. Un prophète ayant donné rendez-vous à la multitude sur le mont Garizim où il devait inaugurer le règne du Messie, en déterrant les tables de la loi et les vases du tabernacle, Pilate dut intervenir pour barrer le chemin à la foule qu'il fit tailler en pièces. (35 ans après J.-C.)

Avant que le sang eût coulé en Samarie, un mouvement à la fois plus profond et plus pur, exclusivement religieux et moral, avait éclaté en Judée. Jean-Baptiste avait fait son apparition dans le désert. Josèphe et nos évangiles s'accordent à constater l'importance du réveil provoqué par ce prophète populaire, dont le costume rappelait un jeune berger des montagnes de Juda ou un anachorète essénien revêtu de ses habits d'hiver. Jean n'aurait pas fait tant de sensation si, comme ses prédecesseurs et ses contemporains, il s'était borné à annoncer le jugement de Jéhovah ; mais ce qui le distingue éminemment

c'est qu'il *met la main à l'œuvre*. Le Précurseur ne se borne plus à annoncer, à promettre le règne du Messie; il *travaille* à le fonder. Le royaume de Dieu n'est pas un don d'en haut, un simple rêve, mais une grande œuvre dont la réalisation a besoin du concours des hommes. Jusqu'à présent on s'en est tenu à annoncer le royaume du Messie; mais Jean est le plus grand de tous ceux qui sont nés de femme, parce qu'il a mis la main à l'œuvre: « à partir de lui le royaume des cieux est forcé, et les violents le ravissent. »

Les contemporains n'étaient pas étrangers au sentiment qu'il fallait mettre la main à l'œuvre. Mais tandis que le prophète de Samarie fait appel à une espèce de culte, de religion dont la découverte doit donner le signal de l'inauguration du règne du Messie; tandis que les montagnards de la Galilée songent plutôt à prendre les armes pour atteindre le même but; Jean veut inaugurer ce grand règne par une renaissance morale du peuple. Cette tendance lui venait non pas des écoles des rabbins mais d'un commerce intime avec les prophètes, particulièrement avec Esaïe, dont il rappelle sans cesse les images et le langage. Ce qu'il demande avant tout c'est la repentance et cela dans les termes mêmes déjà employés par Esaïe.

Cependant toutes ces images employées par Jean ne doivent pas faire croire qu'il se représente l'avènement du règne comme un jugement extérieur, inévitable; ce n'est pas la résignation qu'il prêche mais l'action. Il s'agit de porter des fruits pour empêcher que la hache ne soit mise à la racine de l'arbre. Loin de se reposer sur cette idée que les enfants d'Abraham ne sauraient manquer d'avoir part au règne du Messie, il faut l'inaugurer, l'ouvrir par des fruits de repentance et de conversion. Si Jean accentue la part que Jéhovah doit avoir à l'inauguration du règne, il insiste encore plus, d'après le témoignage de Jésus, sur ce que le peuple de son côté est appelé à faire pour amener la réalisation de la prophétie. Il se met lui-même à fonder la communauté messianique avec le courage d'un homme qui ne se laisse arrêter par aucune contradiction, parce qu'il est sûr de l'avenir. C'est au moyen du baptême qu'on est introduit dans la société nouvelle. Comme il ne s'agit pas de la purifica-

tion de quelques péchés particuliers, mais d'une transformation de la vie entière, le prophète substitue un seul bain, pris une fois pour toutes, aux diverses ablutions souvent répétées. Trois faits doivent être signalés. Jean convoque le peuple dans le désert qui, d'après les prophètes, doit être le théâtre de la théophanie messianique ; il travaille à purifier la nation entière par le baptême ; il fonde une société nouvelle, foyer d'une vie digne des grandes promesses de Dieu.

Des mesures sont prises afin de poursuivre l'œuvre commencée et d'unir par un lien plus intime les membres de cette société de baptisés. Un cercle plus étroit de disciples se range autour du prophète ; il les envoie deux à deux parcourir le pays.

Mais l'organisation de cette société ne pouvait manquer de provoquer une crise dangereuse. Tout en mettant lui-même la main à l'œuvre, le Baptiste avait compté sur l'intervention de Jéhovah et sur son concours extérieur. En vrai Juif, il s'était représenté ce nouveau règne d'une manière trop extérieure. Le royaume des cieux n'était pas pour Jean, comme pour Jésus, une disposition intérieure du cœur ; mais une théocratie extérieure, fondée par Dieu même et dont on devait pouvoir dire : elle est ici, elle est là. Ne se sentant pas de taille à être, lui tout seul, le soutien du règne, le prophète avait compté avec d'autant plus de confiance sur une révélation extérieure de Dieu, qui ne pouvait faire défaut. Mais il devait s'écouler jusqu'à un temps difficile à remplir. Ce réveil manquait d'une pensée créatrice qui lui permit de se maintenir par lui-même. Voilà pourquoi on fit entrer les catastrophes extérieures en ligne de compte. Des réminiscences des prophètes, le sentiment de n'être qu'un simple précurseur et non un créateur avaient conduit Jean à faire grand fond sur ce concours extérieur de Jéhovah. Ses convictions dogmatiques à cet égard étant tirées d'ailleurs et purement traditionnelles, Jean, quand il fallut songer aux moyens de fonder le règne, fut conduit à retomber dans l'ornière du judaïsme. L'élan du Baptiste fut celui d'un héros, mais il eut là une limite contre laquelle il vint se briser. Il prétendait fonder le royaume par la repentance du peuple ; mais

la repentance ne saurait être qu'une phase transitoire et non un état permanent. Malheureusement Jean voulut prolonger cette phase psychologique ; il dut donc insister sur des preuves extérieures de repentance, et par cette route-là encore il fut ramené sur le terrain du judaïsme. L'importance accordée au baptême, au point d'y voir comme un lien sacramental de la communauté, indique déjà que le prophète attribue une valeur à l'acte extérieur, et qu'en vrai Juif, il attend toujours un effet de l'acte lui-même. Jean croit que le baptême doit être considéré comme un acte de Dieu, et en cela il demeure Juif. Et comme le Messie tarde à venir, cette première action méritoire doit être accompagnée de plusieurs autres ; de là les jeûnes.

Un mouvement populaire comme celui-là ne pouvait se maintenir à sa hauteur qu'à condition de changer constamment de théâtre, jusqu'au moment de l'intervention directe de Jéhovah. Aussi voyons-nous Jean d'abord dans le désert de Judée, puis à Jéricho ; quittant ensuite la Judée romaine, il va tenir ses assemblées populaires au delà du Jourdain, dans les états du tétrarque Antipas, à deux heures du château habité par ce renard. Ce prince ne pouvait rester à la merci d'un prophète qui avait de telles multitudes dans sa main. Il y allait de la sûreté de son trône. Puis, en violation de toutes les lois divines et humaines, Antipas s'était laissé aller à séduire Hérodias, la femme de son frère, au moment même où celui-ci le recevait sous son toit hospitalier. « Il ne t'est pas permis de l'avoir pour femme, » avait dit le courageux prophète. C'était mettre sous les yeux de ce petit tyran le résumé de ses crimes moraux et politiques. Le prophète est donc jeté dans une forteresse située aux confins de la Judée, au milieu de populations complètement étrangères aux espérances messianiques. Le fait de la décollation du Précurseur au milieu d'une fête n'a rien de surprenant ; un événement tout semblable se passa à la même époque dans une cour du voisinage.

Il faut que le Précurseur ait produit une impression bien profonde sur ses contemporains ; car, pendant tout le siècle, la prédication du royaume conserve le cachet qu'il lui a imprimé. C'est qu'il avait rencontré juste. Il avait donné une expression

à un profond sentiment qui s'échappait de tous les cœurs. Les peuples de l'ancien monde étaient pleinement convaincus que les choses ne pouvaient continuer d'aller comme elles allaient. Cette attente était surtout vive dans les provinces orientales de l'empire, qui avaient à souffrir plus que d'autres. Si les Samaritains se livraient sur le mont Garizim à des fouilles qui devaient inaugurer le règne du Messie, les prêtres égyptiens annonçaient qu'on avait vu le Phénix, signe certain de grands événements. Et ce bruit se répandait l'année même où celui qui devait renouveler la face de l'humanité faisait son apparition. (34 après J.-C.)

Ces agitations de la Syrie et de l'Egypte étaient peut-être un contre-coup des calamités qui assaillirent les provinces de l'orient pendant les dernières années du règne de Tibère. L'horizon était tout particulièrement sombre en Judée. L'orage pouvait éclater à la fois dans le pays même et sur l'Euphrate. Quand on entend Jésus s'écrier: « Qui est le roi qui part pour donner bataille à un autre roi, qui premièrement ne s'asseie, et ne consulte s'il pourra avec dix mille hommes aller à la rencontre de celui qui vient contre lui avec vingt mille? » (Luc XIV, 31); on ne peut s'empêcher de songer à Antipas, tétrarque de Galilée, se préparant à accompagner, en l'an 34, le proconsul de Syrie pour aller sur l'Euphrate traiter de la paix.

A sa mort ses états furent annexés à la province de Syrie, pour partager le triste sort de la Judée sous le gouvernement des proconsuls. Depuis que Pilate avait perdu son protecteur Séjan, sa position était devenue beaucoup plus précaire. A la Pâque de l'an 35, il y avait même dans les prisons un certain Barrabas qui avait pris part à une sédition. Récemment encore le gouverneur romain avait dû poursuivre quelques pèlerins de la Galilée jusque dans le sanctuaire du temple et mêler leur sang à celui de leurs sacrifices. Malgré tous ces malheurs, le peuple n'avait qu'une préoccupation dominante; il se lamentait sur l'emprisonnement de Jean-Baptiste. Bientôt la triste nouvelle se propagea jusque dans les vallées les plus éloignées; « il est mort, le grand prophète! les méchants lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu! » répète le peuple. (Math. XVII.) Bien qu'il

soit mort, la foi en lui n'est point ébranlée, et celui qui s'aviserait de dire que son baptême n'était point de Dieu s'exposerait aux vengeances de la multitude. Tous n'admettent pas même qu'il soit mort. (Marc VI, 14; VIII, 28.)

Apprenant l'emprisonnement de Jean-Baptiste, Jésus quitte Nazareth (au commencement de l'an 34) pour aller annoncer la venue du royaume des cieux dans le district du lac, sur le plus important théâtre de la Galilée, où sa prédication aura plus de retentissement. Son style et ses paraboles montrent qu'il a vécu petit et humble au milieu des pauvres et des petits. Il connaît ces cabanes sans fenêtres du pauvre Syrien où la ménagère est obligée d'allumer la chandelle en plein midi pour chercher la drachme égarée; il est initié aux mystères de la chambre à pétrir; il n'ignore pas les secrets du jardinier et de l'entrepreneur; il a remarqué des détails qui échappent à l'homme appartenant aux classes supérieures; il a vu le marchand de farine donner « dans le sein bonne mesure, pressée et entassée, et qui s'en ira par-dessus; » il a été témoin des accidents qui arrivent aux marchands de vin quand leurs outres ne sont pas en bon état; il sait que la femme du pauvre paysan est souvent appelée à rapetasser des habits tombant en loques; il a assisté aux scènes de brutalité que le maître valet se permet contre ses inférieurs, etc., etc. (Luc XV, 8; Math. XIII, 23; XVI, 5; Luc XIII, 20; Math. XV, 13; Luc VI, 49; XIV, 28; Luc VI, 38; Math. IX, 17.)

Capernaüm où Jésus fit sa première apparition en public, était située dans le nord, au bord du lac de Génézareth, sur la route des caravanes, à la frontière des états de Philippe et d'Antipas, ce qui explique la présence d'une garnison et de beaucoup de douaniers. Le lac, aux eaux bleues, est profondément encaissé entre des rochers calcaires; la rive occidentale était couverte de terrasses bien cultivées; la rive orientale, avec ses montagnes inhospitalières, servait de retraite à Jésus quand il cherchait le recueillement.

Tel est le fond du tableau sur lequel se dessinent les scènes évangéliques. Vous apercevez les coteaux chargés de vignobles entourés de haies où le propriétaire a fait construire une tour

et un pressoir; ce sont là ces collines bien exposées au soleil qui ont fourni le vin vieux; le père de famille prépare des autres neuves pour recueillir la récolte nouvelle; vous apercevez dans la plaine de Génézareth ce tapis de verdure où brillent par milliers ces lis des champs, plus éclatants au printemps que Salomon dans toute sa gloire, et que l'hiver verra jeter dans les fours. Ce sont là les pâturages dans lesquels le berger laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller chercher dans la montagne celle qui s'est perdue; quand il l'a trouvée il la prend tout joyeux sur ses épaules. N'apercevez-vous pas là-haut les corbeaux volant autour des rochers d'Arbel? ils n'ont ni cellier, ni grenier, et cependant ils trouvent leur nourriture en bas sur le rivage. Vous avez devant vous les montagnes du haut desquelles fond l'oiseau de proie pour effrayer les poussins. Ce sont là les jardins où se voyait le figuier que le propriétaire visita pendant trois ans sans y trouver de fruits; là aussi le grain de moutarde devient un grand arbre dans les branches duquel les oiseaux font leur nid.

Mais tout nous est familier dans cette vallée; c'est à se croire chez soi. On aperçoit à l'orient ces montagnes de la Gaulonite sur lesquelles se traîne au matin un nuage rouge et sombre; et aussitôt le scribe s'écrie: « il y aura aujourd'hui de l'orage; » là-bas c'est le soleil qui disparaît tout en feu derrière les collines de Magdala, et incontinent le rabbin se dit tout joyeux: « il fera beau demain! » Comme c'est le cas dans les localités resserrées entre des montagnes, les tourbillons de vent fondent tout à coup sur le lac; les orages entraînent des maisons.

On retrouve la couleur locale jusque dans le genre de relations que Jésus signale dans ses discours. Voici venir le long de cette route de commerce le riche marchand pour échanger un lourd chargement de tapis de Babylone contre de bonnes perles plus aisées à transporter; là se coudoient les pêcheurs, les douaniers et les vignerons. Dans le nord, à Julia, et dans le sud à Tibériade, habitent les gens en habits de soie et qu'on appelle bienfaiteurs. La jeune Salomé est établie dans un des châteaux du voisinage, sa mère Hérodiade dans l'autre. Le genre de vie de ces deux cours amies ne peut échapper à l'œil atten-

tif de l'habitant de Capernaüm. Les marais du Jourdain s'étendant au nord sont un foyer de fièvre. Aussi Jésus doit-il guérir la belle-mère de Pierre chez qui il habite.

Les discours de Jésus tiennent constamment compte des conditions et des circonstances de la Galilée. Il a égard à la saison de l'année, à l'état du temps, aux travaux des champs ; il se meut dans tout un cercle d'idées rappelant un pays agricole. Les branches du figuier se saturent de séve, ses bourgeons se gonflent ; le printemps ne saurait se faire attendre. Jésus observe le bouvier marchant derrière la charrue ; celui qui est soigneux trace un sillon droit, le négligent, qui regarde en arrière, fait au contraire de mauvais ouvrage. (Luc IX, 62.) Jésus suit d'un œil attentif la destinée des divers grains de blé que le semeur répand à pleines mains ; il observe les oiseaux descendant des toits, les poules accourant de leurs poulaillers pour manger la semence tombée le long du chemin ; il voit avec peine écraser le reste par les chars ou les pieds des passants. L'année s'avance dans sa course. Jésus signale alors ces bluets et ces coquelicots dont l'ennemi a répandu la semence dans les sillons ; il regrette les tiges de blé qu'il faut fouler pour arracher l'ivraie. L'été est venu : les champs blanchissent pour la moisson. Jésus suit les travailleurs dans l'ardeur du jour ; l'ivraie est liée en faisceaux pour la brûler ; après la chaleur du midi arrive le repos du soir ; le journalier reçoit son modeste salaire.

C'est à une étude approfondie de l'Ancien Testament — se trahissant non pas tant par des citations, mais par d'incessantes allusions et par des réminiscences, — que Jésus est redevable de cette éloquence qui se montre dans ses discours, soit en public, soit dans les synagogues. Il a vécu dans l'atmosphère même des hommes de l'ancienne alliance. On retrouve en lui le pathétique d'un Esaïe, la mélancolie d'un Osée, la douceur d'un Jérémie, cette faculté de goûter la nature qui distingue un Amos, l'esprit d'observation de l'auteur des *Proverbes*, le cœur et le sentiment du psalmiste. Comment démentir d'une façon plus décisive l'assertion que l'idée ne saurait, avec la totalité de ses éléments constitutifs, s'incarner dans un seul individu ?

Jean avait devancé tous ses prédecesseurs, en déclarant qu'il ne s'agissait plus d'attendre le royaume des cieux ou de s'y préparer, mais qu'il fallait le conquérir. Toutefois il avait conservé l'élément d'ascétisme qui caractérise la piété de l'ancienne alliance. C'était par une méthode exclusivement négative qu'on s'était jusque-là proposé de sanctifier le peuple. Aussi le cercle des choses dont il fallait s'abstenir avait-il été sans cesse en s'élargissant. C'était à qui laisserait les autres en arrière, en fait de jeûnes, de prières ou de repentance. Les disciples de Jean avaient sous ce rapport rivalisé de zèle avec les pharisiens, les esséniens et les sadducéens. Jusque-là on s'est borné à raisonner sur la constitution du royaume des cieux. Jésus se tourne vers Dieu lui-même pour savoir s'il n'y aurait donc pas une autre voie pour arriver à ce règne : « Es-tu donc le Dieu courroucé ? Le monde n'est-il qu'une vallée de misère parce que ta malédiction repose sur lui ? » La loi n'hésite pas à répondre affirmativement à cette question. Mais les mille échos de l'univers entier font entendre un non tout aussi catégorique. L'idée-mère de tout le judaïsme c'est que l'Eternel est un Dieu jaloux, punissant l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération. En présence de tous les signes de la colère divine qui font gémir le peuple, arrive un nouveau prophète déclarant, chose inouïe, que Dieu est le père des hommes, qu'il les a aimés dès le commencement du monde, preuve en soient les lis des champs et les oiseaux du ciel. Voilà ce qu'il y eut dans la prédication de Jésus d'éminemment nouveau, de surprenant et de consolant. Ces choses-là Jésus les a apprises dans ces mystérieuses relations avec Dieu qui lui font dire : « Nul ne connaît le Père que le Fils. »

Nous sommes en effet arrivés à un élément à tous égards nouveau, qu'il ne peut absolument pas être question d'expliquer par les circonstances extérieures, par le milieu où il a fait son apparition. Il a dû découler de la vie personnelle de Jésus. On a mis en avant des raisons puisées dans l'histoire contemporaine pour expliquer comment Jésus en est venu à reconnaître Dieu comme père. On a pensé aux aberrations dans lesquelles le judaïsme était tombé dans son besoin d'apaiser le

courroux de Jéhovah. Mais bien d'autres avant lui avaient été témoins de ces aberrations sans s'écrier: « Abba, c'est-à-dire père ! » — Il aura été inspiré par la vue de la magnificence de ce monde ? Mais les lis de la Galilée ont fleuri pour bien d'autres, et le ciel n'était pas moins bleu pour les pharisiens et pour les sadducéens. Tous ces essais d'explications sont donc entachés d'une incurable futilité. La personnalité, voilà la source d'où proviennent d'une façon immédiate les grands événements historiques ; cela doit couper court à toutes les interprétations destinées à montrer comment ils ont été possibles. Nous trouvons là le fil conducteur qui nous ramène immédiatement dans la région où se déploie l'action créatrice de Dieu. Même quand il ne s'agit que d'un simple génie mondain ou d'une vraie individualité, on ne réussit pas à les expliquer en n'y voyant qu'un pur résultat des circonstances antérieures. Mais voici ce que nous devons maintenir : Cette confiance filiale, qui faisait contempler en Dieu un père, ne pouvait se développer à ce degré d'intensité que dans un cœur pur, étranger à toute culpabilité, à tout péché ; chez une individualité à l'abri des inquiétudes et du mécontentement, de la douleur que fait éprouver la conscience de l'humaine faiblesse ; dans une âme complètement étrangère à ce pénible sentiment de n'être que l'ombre de ce qu'on devrait être. L'homme pécheur, la conscience souillée ou même simplement troublée se sentira éternellement en face d'un Dieu courroucé, vengeur, jaloux. Cette révélation : Dieu est le père des hommes ! ne pouvait éclater que dans un cœur où l'image de Dieu se reflétait tout entière parce que le miroir était sans tache. En nous révélant Dieu comme père, Jésus a donné la preuve la plus éclatante que la nature était chez lui dans un état tout à fait normal.

Cette nouvelle conception de Dieu impliquait nécessairement un monde religieux absolument nouveau. Si le Dieu qu'il faut adorer est irrité et vengeur, la mission de la religion consiste à apaiser cette colère, en nous prescrivant des sacrifices, des prières et divers exercices ascétiques. Dieu est-il au contraire le père de l'humanité, l'unique devoir religieux consiste à l'aimer, et le royaume des cieux c'est tout simplement le sentiment filial

que l'homme éprouve en face de Dieu. C'est un royaume spirituel de l'amour filial ; on ne vit que pour Dieu ; on obéit d'une manière absolue à ses commandements. Aussi est-ce aux humbles, aux débonnaires, aux miséricordieux que ce royaume est promis ; c'est là que les âmes altérées et affamées de la justice seront rassasiées ; les cœurs purs verront Dieu ; les pacifiques seront appelés ses enfants ; les justes persécutés et méconnus auront ce royaume en héritage.

Voilà comment un royaume purement spirituel vient remplacer celui qui faisait l'objet de toutes les espérances des pharisiens. Dans leurs écoles, les anciennes promesses des prophètes s'étaient transformées en un programme politique. Pour le réaliser il fallait châtier le peuple, remporter des victoires décisives sur les Romains, provoquer une violente agitation contre l'aristocratie. Les conditions préalables étaient une guerre d'indépendance comme celle des Maccabées, puis un grand coup de théâtre, une manifeste intervention de Dieu. Jésus déclare au contraire : « Ne vous imaginez pas qu'il soit possible d'établir le royaume de Dieu comme un état de ce monde ; vous ne pourrez en effet jamais dire de lui : il est ici ou il est là ; c'est au milieu de vous qu'il est. Cette évolution résultait nécessairement de la nouvelle manière de concevoir Dieu. L'idée du royaume ne pouvait plus être présentée sous l'antique image d'un traité entre le Dieu jaloux et le peuple pliant sous le faix. Voyant en Dieu un père, les hommes ne le servent plus en vue de la récompense, mais par amour, afin qu'il devienne manifeste qu'ils sont les fils de leur père qui est dans les cieux. Ce n'est pas à cause de leurs œuvres que Dieu les aime, mais en vertu de cette bonté paternelle, de cette miséricorde qui fait lever le soleil sur les justes et sur les injustes, et qui se réjouit encore plus de voir un pécheur se convertir que cinquante justes persévérer dans leur voie. Cette nouvelle conception renverse le judaïsme par la base, avec toutes ses conséquences. Comment le culte du temple, les ablutions, les dîmes, les sacrifices, seraient-ils nécessaires du moment où le cœur est la seule chose que Dieu demande de son enfant ? Comment espérer avec les rabbins contraindre Dieu à remplir les conditions du

traité alors que le véritable état modèle promis par Moïse aurait été réalisé? Les divers éléments de la théocratie s'écroulent les uns après les autres, car les fondements sont décidément renversés. Grâce à l'habitude, ce mot : *Dieu est le père des hommes*, retentit aujourd'hui aux oreilles de la multitude sans lui rien dire; pour le monde ancien, ce fut là une parole créatrice.

Après les nouveaux cieux, la nouvelle terre. Si le royaume des cieux consiste à voir en Dieu un père, il consiste également à voir chez tous les hommes des frères. Leurs rapports doivent être réglés non par la loi et le point de vue juridique, mais par la loi de l'amour qui fait plus qu'il ne doit, et plus qu'on ne demande de lui. De là tous les préceptes bien connus du sermon sur la montagne. Les membres de l'alliance, les hommes de telle caste ou de tel parti, ne seront pas seuls au bénéfice de cet amour. L'homme doit être aimé simplement parce qu'il est homme, en tant que frère. Le monde antique ne s'était pas dit que les pauvres, les petits, les déshérités de ce monde avaient un cœur pour aimer et pour souffrir; le judaïsme avait restreint ses sympathies aux descendants d'Abraham; ce fondement de la conception du judaïsme tombe comme les autres. Vous n'aimez que ceux qui vous aiment? Les péagers et les païens n'en font-ils pas autant?

C'était là une parole qui ne pouvait manquer de détonner dans ce monde du judaïsme qui, grâce à une préoccupation jalouse de la loi, en était venu à ne presque plus produire que la haine et toujours la haine. Cette génération se croyait obligée de haïr les païens, les Samaritains, les péagers; le rabbin haïssait le prêtre, le pharisién, le sadducéen; les deux rivalisaient de haine pour le commun peuple. Jésus, au contraire, aime les uns parce qu'ils sont enfants d'Abraham, les autres à titre d'enfants de Dieu; car la certitude que Dieu est amour ne peut produire que l'amour dans ce monde où la haine suinte de toutes parts. Dès l'instant où l'on a saisi ces conséquences découlant de la nouvelle conception de Dieu, le royaume des cieux est fondé. Il n'est pas, en effet, comme les pharisiens se l'imaginent, la *récompense* de ceux qui accomplissent les pré-

ceptes de l'amour ; mais l'observation de ce devoir constitue déjà ce royaume.

C'est encore là une différence entre Jésus et Jean-Baptiste. Le Précurseur avait compté sur une glorieuse théophanie comme récompense de celui qui aurait bien travaillé. Dieu lui aurait ainsi donné le royaume. Jésus l'apporte avec lui et il sait qu'il l'apporte. Aussi ne compte-t-il sur aucun secours extérieur ; pas même sur les légions d'anges qu'il pourrait obtenir de son père. Le royaume à fonder doit reposer sur lui-même ; c'est sur la vérité intérieure, sur la nature même des choses que Jésus le fera reposer. Il en a personnellement fait l'expérience, le royaume des cieux n'est rien d'autre que la disposition intérieure qui l'anime lui-même. Il a senti le tout premier que le travail de l'amour est déjà la félicité, la victoire anticipée alors que le combat dure encore. A quoi bon compter sur une récompense que Jéhovah viendrait décerner extérieurement ? Que les hommes sentent comme lui et le royaume des cieux sera inauguré pour Israël tout entier, comme il l'est déjà pour lui-même.

Afin d'introduire la nation dans ce royaume exclusivement spirituel, il n'était pas nécessaire d'instituer de nouveaux rites ou de nouveaux exercices ascétiques, comme l'avaient pensé Jean-Baptiste et les esséniens. Il n'y avait uniquement qu'à recevoir la parole de Jésus et à s'attacher à sa personne. Celui qui croyait en lui pouvait entrer dans son royaume, mais celui-ci demeurait fermé à quiconque ne remplissait pas cette condition. Jésus n'avait plus qu'une seule mission à remplir, faire sentir au peuple la différence entre la justice extérieure et légale, au moyen de laquelle le pharisen s'imaginait mériter le royaume des cieux, et la justification intérieure qui est déjà le royaume des cieux. Si la loi réclame des fruits, Jésus insiste avant tout pour que les racines soient saines. La moralité ne consiste pas en une certaine somme d'œuvres intérieures ; elle est essentiellement une disposition intérieure du cœur.

S'il demeure éternellement vrai que l'homme naturel ne comprend rien au monde spirituel qu'on lui annonce, Jésus devait plus que personne rencontrer des auditeurs peu disposés

à l'entendre. Le judaïsme les avait en effet habitués à compter sur les œuvres extérieures et à soupirer après les récompenses. Voilà pourquoi il ne dut pas se lasser de recourir sans cesse à de nouvelles images, à des comparaisons variées, afin de les amener à entendre par ce royaume promis quelque chose de supérieur et de spirituel. Jésus se refuse à fixer une fois pour toutes par quel moyen l'homme parvient à ce royaume. Il ne connaît pas une méthode uniforme pour tous d'arriver au salut ; il se garde bien de faire jouer un rôle prépondérant à l'élément extérieur, en signalant les symptômes classiques de la conversion. Les moyens d'arriver au royaume sont divers ; ils varient d'un individu à l'autre. Pour celui-ci, c'est l'héritage d'une pieuse vie de famille (Math. VIII, 12, Luc XV, 12) ; cet autre, surpris au milieu des occupations absorbantes, s'aperçoit tout à coup du vrai sens et de la portée de la vie (Math. III, 44.). Plein de confiance dans les forces intrinsèques de la bonne semence, le divin semeur se garde avec le dernier soin de rien faire pour donner une constitution extérieure à son royaume. Les enfants du royaume ne se distingueront de ceux du monde ni par les philactères des pharisiens, ni par le baptême de Jean, ni par la vie en commun des esséniens. Il n'y a pas de moyen extérieur de savoir qui appartient ou qui n'appartient pas au royaume. Laissez-les croître ensemble jusqu'à la moisson, dit-il. Il ne redoutait rien tant que la séparation des siens, le danger de mettre la lumière sous le boisseau ou d'enlever au monde ce sel qui doit le préserver de la corruption.

Si le trait qui caractérise Jésus dans ses rapports avec Dieu, c'est de voir en lui un père ; un amour plein de commisération donne le ton à tous ses rapports avec les hommes. Le clergé trône à Jérusalem, les docteurs disputent dans les écoles. Quant aux masses, nul ne s'en préoccupe, excepté Jésus qui est plein d'une compassion immense, quand il voit le peuple errant ça et là comme des brebis n'ayant point de pasteur. Il est heureux de sentir qu'il peut leur porter secours à tous, si seulement ils y consentent.

Ici devait se poser une question délicate. Bien loin de vouloir

rompre avec le développement historique, Jésus tenait à présenter cette disposition parfaitement normale de l'homme intérieur qu'il réclamait, sous la forme concrète et nationale du royaume du Messie promis aux pères. Il devait donc être appelé à se demander s'il se servirait de la théocratie pour réformer la théocratie, de l'école pour modifier la notion de Dieu, des pouvoirs publics pour changer les circonstances extérieures. C'était là une méthode bien plus simple que de recourir à celle de l'individualisme, en allant glaner ça et là quelques individus perdus dans la foule. Ses rapports avec son peuple ne pouvaient en rien le détourner de la première méthode. Jésus a en effet le cœur ardent d'un patriote saluant Jérusalem comme « la ville du grand roi; » il prêche le respect de toutes les autorités établies; il veut rassembler les habitants de Jérusalem comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes.

Ce n'est donc pas par principe que Jésus évite de se transporter au siège de la théocratie, afin de s'emparer de tous les moyens qui pourront lui servir pour l'établissement de son règne. C'est tout simplement parce qu'il est Galiléen, et que le royaume tout spirituel qu'il est appelé à fonder, peut commencer aussi bien dans une partie du pays que dans l'autre. Demeurant dans la position où Dieu l'a placé, s'il ne repousse pas les procédés théocratiques, il ne les recherche pas non plus.

Si Jésus tient grand compte des signes de l'atmosphère, il ne se préoccupe en rien de l'horizon politique. Une seule pensée absorbait tous les politiques de l'époque, celle de la lutte du judaïsme contre le paganisme. Le nouveau prophète avait sous ses yeux des précédents illustres qui devaient l'engager à faire appel aux préoccupations patriotiques, devant lesquelles tout le reste pâlissait. Satan avait conduit Judas le Gaulonite sur une haute montagne d'où l'on pouvait contempler tous les royaumes du monde: les Arabes en guerre avec les Romains, les nombreuses armées des Parthes se répandant dans le pays, les enfants farouches de la Pérée en lutte avec les légions: tout semblait promettre la victoire dans de pareilles conjonctures. Judas et bien d'autres avaient cédé à la tentation, confondant

les espérances messianiques avec des idées politiques, ils en étaient venus à adorer le prince de ce monde et avaient succombé. En l'an 34 de notre ère on entendait la cavalerie des Parthes sous Artabane traverser le désert ; Arétas armait ses bédouins ; tout porte à croire que la pensée de recourir à l'épée pour sauver Israël était plus vivante et plus générale que jamais. On connaît la réponse de Jésus. Du reste la tentation de se mettre au service des puissances de ce monde, pour se les assujettir ensuite, ne peut être provenue des dispositions intérieures de Jésus ; elle lui venait des circonstances mêmes qui l'entouraient. En face d'un peuple gémissant sous le joug étranger, il fallait une résolution peu commune pour promettre le royaume des cieux aux débonnaires et le titre d'enfants de Dieu aux pacifiques. Jésus eut cette résolution-là. La vivacité particulière avec laquelle il repousse toute sollicitation à profiter de l'agitation politique, montre que, dans le cours de son ministère, il n'a cessé de considérer cette pensée comme une tentation.

Jésus devait être encore moins porté à se servir d'une des écoles existantes pour avancer les intérêts de son royaume. Dans les beaux jours du rationalisme vulgaire, il était de mode de mettre en rapports étroits Jésus et les esséniens. La conception de l'univers était cependant diamétralement opposée. Jésus se borne à garder le silence sur leur compte ; ce n'est qu'indirectement qu'il proclame, lui aussi, la valeur de deux de leurs règles de conduite ; quand il parle de ceux qui s'abstiennent de se marier et quand il s'approprie leur maxime, la miséricorde vaut mieux que le sacrifice. (Math. IX, 12-13.)

Les pharisiens ne lui furent pas hostiles au début. Ils ne doutent pas de l'excellence de son message ; ils se demandent seulement s'il est bien l'homme qu'il faudrait pour l'annoncer. Ce n'est que quand ils ont saisi ses principes spirituels qu'ils voient en lui un des plus dangereux séducteurs du peuple.

Le réveil provoqué par Jean-Baptiste est le seul événement contemporain auquel Jésus rattache sa mission. Il commence sa prédication quand le Précurseur est emprisonné, et d'abord après sa mort il envoie ses apôtres aux douze tribus pour ré-

péter après Jean : « Convertissez-vous, car le royaume des cieux est proche, » afin que le peuple comprenne que c'est bien la même œuvre qui se poursuit. Jésus s'est proposé de fonder toute une série de petites communautés qui s'ajoutant ensuite les unes aux autres comme cellule à cellule, formeront plus tard le grand royaume des cieux. Mais le moyen qu'il a choisi pour arriver à ce but est tellement modeste, qu'on comprend sans peine que son activité soit restée inconnue à des classes éloignées du peuple, comme celles dans lesquelles se mouvait l'historien Josèphe. Toutefois Jésus n'en a pas moins exercé une grande influence sur ceux qui l'entouraient. La sécheresse spirituelle de la synagogue et la maigre pitance qu'offrait la prédication de la loi expliquent cette déclaration : « Les troupes furent étonnées de sa doctrine : car il les enseignait comme ayant de l'autorité, et non pas comme les scribes. »

Aussi le peuple accourait-il en foule, attiré non-seulement par les discours de Jésus, mais par les guérisons et les expulsions de démons qu'il accomplissait par son influence personnelle et la puissance de sa parole. Les premiers faits de ce genre se manifestèrent à la suite d'un réveil religieux qui eut lieu à Capernaüm. St. Marc, qui nous en a conservé le récit, nous dépeint Jésus pendant cette journée mémorable, fort animé, menaçant, irrité, plein de compassion, poussant des soupirs vers le ciel. (I, 25-43 ; V, 40 ; VII, 33 ; V, 9, 25.) Une disposition correspondante chez le peuple est indispensable pour que les guérisons s'accomplissent. Ce courant d'enthousiasme fait-il défaut ; celui qui s'approche de Jésus n'éprouve-t-il pas le choc électrique de la foi, les tentatives de guérison échouent pour la plupart. (Marc VI, 5.) Dans d'autres cas, la maladie reparait lorsque l'enthousiasme s'est calmé, parce que les malades sont hors d'état de se préserver contre de nouvelles atteintes du mal. Jésus, du reste, présente ses guérisons comme en tout semblables à celles des rabbins ; ses disciples et des gens qui ne le suivent pas peuvent même en accomplir en son nom. Dans les temps de la primitive église, les fidèles avaient le sentiment de pouvoir effectuer des guérisons de ce genre ; seulement cette faculté n'était pas accordée à tous ; elle était même

intermittente chez ceux qui la possédaient. Quant à Jésus, comme il explique ces guérisons non pas au moyen d'une force secrète qui se trouverait en lui, mais par l'état moral du malade, il ne songe nullement à douter de lui-même. Lorsqu'il rencontre des échecs, il se borne à s'étonner de l'incrédulité de ceux qui l'entourent. S'il ne voit pas dans son pouvoir de faire des miracles la preuve de sa mission, il n'admet pas non plus qu'il suffise d'en faire en son nom pour être de ses disciples. Celui-là seul qui reçoit le royaume des cieux est de ses disciples. Aussi ne voit-il pas dans l'empressement des foules qui le suivent un progrès du royaume des cieux. Il défend de répandre le bruit de ses guérisons, il cherche autant que possible à se dérober à la multitude. Il ne se propose nullement d'opérer des conversions en masse. La plupart de ses discours sont adressés à un cercle étroit de disciples et d'apôtres, dont il s'occupe avec prédilection.

Le ministère de Jésus, soit en Galilée, soit à Jérusalem, réussit suffisamment pour fixer l'attention des scribes qui allèrent s'établir à Capernaüm afin de le surveiller. Après quelques tournées dans les villes païennes du voisinage, Jésus, se voyant de nouveau repoussé par les chefs du peuple, se consacre plus que jamais au relèvement matériel, moral et religieux des petits et des déshérités de sa nation. C'est alors aussi que les païens viennent à lui et lui arrachent, malgré sa réserve à leur endroit, cette exclamation caractéristique : « Je n'ai jamais trouvé une pareille foi en Israël ! » C'est à la suite de ces expériences que Jésus commence à ordonner à ses disciples d'aller dans le monde entier et d'annoncer l'Evangile à tous les peuples. Lors de sa première mission, il leur avait recommandé d'éviter les chemins des gentils et les villes des Samaritains.

En attirant à lui tous les éléments que la théocratie repoussait comme impurs, la foule ignorante et les gentils, Jésus devait entrer toujours plus en conflit avec les chefs du peuple. Les pharisiens ne peuvent voir qu'un apostat et un séducteur dans cet ami des péagers et des Samaritains, qui introduit les païens dans son royaume. De là cette polémique impitoyable que Jésus dirige contre leur esprit, leurs maximes et leur con-

duite. Comme contraste ou tempérament, il ne cesse de rappeler au peuple que son joug est aisé et son fardeau léger, et qu'au lieu de nouveaux tourments il apporte le repos aux âmes travaillées et chargées.

L'issue de la lutte montre assez que la majorité du peuple se rangea du côté des pharisiens. Le fanatisme devait l'emporter à Jérusalem et dans la Judée, car le peuple ne pouvait comprendre ce que serait un royaume des cieux dont la piété ne consisterait pas à accomplir en tout premier lieu les prescriptions de la loi. Jésus ne se trouva bientôt plus en sûreté, même en Galilée. Ce n'est pas assez d'éviter Capernaüm ; il faut encore qu'il change souvent de résidence.

Avant de monter à Jérusalem, Jésus fit un dernier voyage dans le nord sur les terres de Philippe, qui venaient d'être placées sous l'administration romaine. C'est dans le voisinage de Césarée de Philippe que pour la première fois il entretient ses partisans de sa dignité messianique. Jusqu'alors il s'était abstenu d'attirer leur attention sur ce sujet important, parce qu'il ne voulait absolument pas se donner pour le Messie, avant que chacun sût parfaitement bien à quoi s'en tenir sur la nature du règne qu'il entendait fonder. En acceptant avec solennité le titre de Messie que Pierre lui donne au nom des apôtres, Jésus saisit le sceptre de l'empire qu'il est venu fonder ; de prophète il devient roi. Aussi la légende qui nous le montre sur une montagne s'entretenant avec Moïse et Elie repose-t-elle sur une pensée aussi profonde qu'heureuse. C'est qu'en effet Jésus a bien été à ce moment au point culminant de toute sa carrière. L'idée messianique a décidément pris corps en lui ; il est devenu le centre personnel de ce royaume que les prophètes s'étaient bornés à annoncer. Jésus a conscience d'apporter le royaume de Dieu ; il sait qu'après lui on ne doit compter sur personne d'autre pour réaliser les espérances d'Israël. Avec les dons qui lui avaient été départis par la Providence, avec la mission qu'elle lui avait assignée, il ne pouvait faire autrement que de se considérer comme la réponse que Dieu faisait aux prières de son peuple. Du moment où il avait la certitude de pouvoir réaliser les espérances et les promesses constituant la foi

messianique, Jésus devait se reconnaître lui-même comme le Messie. Il arrive à cette conviction, non pas en s'accommodant aux idées de son temps, mais par le développement parfaitement régulier de sa conscience. Il va sans dire que sa mission aurait eu un autre caractère si, au lieu de se développer sous les palmiers de Nazareth, Jésus avait vu le jour dans les forêts de la Germanie; si, au lieu d'avoir à combattre les rabbins, il s'était trouvé en face des druides. Mais il n'en est pas moins certain que pour Jésus les faits de sa propre conscience se présentent sous les formes qui étaient familières à la pensée hébraïque. Ce n'est que grâce à un prodigieux écart de la fantaisie qu'il est permis de concevoir un personnage historique arrivant à se rendre compte de sa propre vie intérieure, au moyen de notions autres que celles dans lesquelles se meut la pensée de son époque. Sans doute la position que Jésus prend à l'égard de l'idée messianique se trouve ainsi faire partie constitutive des circonstances historiques, du milieu dans lequel se passe sa vie; mais ce fait ne porte nulle atteinte au contenu des vérités du salut. Il est au contraire de la dernière évidence que si la vie des peuples a un sens et une portée; si une main intelligente dirige le cours de l'histoire; si d'une manière générale dans le monde les événements récents peuvent être mis en rapport avec ceux du passé; le fait de la vie de Jésus ne pourra jamais être compris autrement que comme la réalisation des promesses faites aux pères.

Mais du moment où le caractère messianique n'est ni un expédient, ni une accommodation, mais un fait d'expérience intime, il est évident que Jésus ne saurait être arrivé à la conscience de sa mission seulement dans le cours de son ministère public. La conscience de sa vocation messianique n'a pas été la résultante, mais le point de départ de son activité. Du moment où il avait compris clairement ce que devait être ce royaume promis par les prophètes, il devait s'être dit que le cœur qui seul portait ce royaume était cette source personnelle dont Dieu, selon sa promesse, voulait se servir pour faire déborder les flots de sa grâce.

Jésus se sait le Messie, parce qu'il a conscience de la mission

qui lui incombe. Aussi sa première préoccupation n'est nullement de se proclamer Messie, mais de s'acquiter fidèlement de sa mission en fondant le royaume de Dieu. Dès le début de sa prédication à Capernaüm, nous le voyons agir avec autorité, mais il en voile l'étendue plutôt qu'il n'y fait appel. C'est que le seul titre de Messie qu'il aurait assumé aurait réveillé dans l'esprit du peuple un ordre d'idées à tous égards étrangères à la vocation de Jésus. En transformant le règne messianique de la théocratie juive en un monde tout intérieur et moral, il avait dépouillé la dignité messianique de tous les attributs politiques. Mais ce n'était que lentement et doucement que ses adhérents pouvaient être amenés à comprendre ainsi les choses. Voilà pourquoi Jésus ne se contente pas d'éviter le titre de Messie ; il combat de plus les idées courantes qui en font un fils de David. C'est qu'aussi longtemps qu'on voyait dans le Messie un descendant de David, on devait se représenter son règne comme le signal de la vengeance à exercer sur les gentils, le moment où les Juifs, devenus conquérants, établiraient leur puissance sur le monde entier. Le titre de Messie pouvait donner lieu à trop de malentendus pour que Jésus pût l'accepter de bonne heure.

Mais Jésus ne pouvait se contenter de répudier les éléments mondains qui altéraient la conception messianique. S'il se fût borné à annoncer le royaume des cieux comme avait fait le Précurseur, le peuple aurait compté sur un autre envoyé pour réaliser ce que lui, Jésus, possédait, ce qui ne pouvait s'obtenir que par la foi en sa personne. L'œuvre serait demeurée inachevée, et ses adhérents auraient attendu un Messie futur sur lequel il savait bien, lui, qu'on ne pouvait pas compter. En vue d'éviter les deux erreurs, Jésus se présente, à la vérité, comme le centre du royaume ; mais il prend le plus humble de tous les titres servant à désigner le Messie ; un nom assez significatif pour faire comprendre que le royaume a trouvé en lui son chef, et qu'il ne faut pas en attendre un autre, mais cachant en même temps toutes les espérances terrestres, que rappelaient inévitablement les termes *Messie*, *Fils de David*, *Fils de Dieu*. Evitant et de décliner et de s'attribuer ces autres titres, il s'appelle tout simplement le *Fils de l'homme* dont Daniel a annoncé la

venue. En prenant ce titre officiel, Jésus ne fait pas nécessairement allusion à sa dignité messianique, mais il indique suffisamment la position toute particulière qui lui est assignée dans le royaume. C'est ce Fils de l'homme qui sème la bonne semence dans le champ, qui a le pouvoir de pardonner les péchés, qui est maître même du sabbat. C'est ainsi que Jésus ne veut pas déclarer ouvertement et directement qu'il est le Messie; mais laisser germer et mûrir cette pensée dans le cœur de ses adhérents à mesure qu'ils comprennent toujours mieux quel genre de Messie il est, et quel royaume il leur apporte.

Dès l'instant où les apôtres, par l'organe de Pierre, avaient montré qu'ils en étaient là, le moment était venu de faire comprendre à la nation entière que le Messie était venu et que c'était à elle à fonder le royaume. Jésus ne pouvait se faire aucune illusion sur le résultat de cette ouverture, mais il ne pouvait non plus reculer devant l'accomplissement du devoir que Dieu lui avait mis au cœur. L'unique ressource c'était de monter à Jérusalem. Il ne se serait pas acquitté de la plus importante partie de sa mission s'il n'avait pas annoncé à la nation entière, réunie dans sa capitale, que le royaume et son roi avaient bien réellement fait leur apparition. Jusqu'à présent il a pris grand soin d'échapper aux embûches des pharisiens et d'Antipas; maintenant il montera résolument à la fête, tout en sachant parfaitement qu'il marche à la rencontre de la mort. Au moment même où il se déclare Messie, il annonce sa mort et repousse vigoureusement comme une tentation les paroles de Pierre, qui lui ouvre d'autres perspectives.

Prétendre que cette prévision fut chez Jésus un don prophétique et la séparer de son milieu historique, au nom de la critique ou de la dogmatique, serait méconnaître entièrement la situation concrète qui ne pouvait se dénouer autrement. Pour comprendre que Jésus ait ainsi prédit sa mort, il n'est pas même nécessaire d'évoquer la tête sanglante de Jean-Baptiste. Déjà rejeté par le peuple, il ne peut se faire la moindre illusion sur le sort qui lui est réservé, lorsqu'il porte la main sur la couronne du Messie, surtout quand il monte à Jérusalem, qu'il sait depuis longtemps être le tombeau des prophètes.

Après avoir assisté aux scènes de Golgotha, les apôtres ont fait parler Jésus comme s'il s'était attendu au supplice romain de la croix ; il pensait, au contraire, être mis à mort par le peuple. Ayant soin de se tenir dans les états de Pilate, il n'avait pas à craindre une fin semblable à celle du Précurseur, qui lui apparaissait comme contrastant avec la sienne : il savait uniquement que lui aussi devait compter sur la mort.

Deux questions importantes durent alors se poser dans son esprit : comment aura lieu le développement subséquent du royaume si le roi est enlevé dès l'instant où il se fera connaître ? Comment s'expliquera-t-il à lui-même cette fin sanglante qui paraît en contradiction avec sa dignité de Messie ? C'est alors que Jésus déclare avec une conviction ferme qu'il est venu afin de donner sa vie en rançon pour plusieurs. Echappe-t-il à la fin qui lui a été assignée par le Père, le royaume s'écroule avant même d'avoir été fondé ; se laisse-t-il baptiser du baptême qu'il a en perspective, son sang devient le sceau de l'alliance nouvelle. Voilà pourquoi il a terminé son ministère par cette bénédiction : « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour plusieurs. »

La mort néanmoins ne met pas un terme à la mission de Jésus. À travers le sombre voile, il contemple d'un œil assuré l'avenir de son royaume, qu'il ne peut concevoir privé de l'activité du fondateur appelé à en être le centre, le roi. Il n'est pas seulement très convaincu que ceux qui lapideront le corps ne sauraient atteindre l'âme, il a le sûr pressentiment du génie : son activité personnelle se prolongera au delà des limites de l'existence terrestre. Mais comment exprimera-t-il cette idée ? Il ne peut en appeler ici à l'analogie, ni à l'expérience de ceux qui l'écoutent. Force lui est donc d'exprimer ce pressentiment de son âme au moyen d'images empruntées aux représentations religieuses. Aujourd'hui encore, le mourant ne se représente-t-il pas la persistance de son être au moyen des images de sa jeunesse et de son église, tout en se disant bien que ce saint hiéroglyphe traditionnel n'exprime pas d'une manière parfaite ce que la voix intérieure affirme en lui ? C'est ainsi que, continuant à faire des emprunts à Daniel, Jésus décrit son activité

subséquente sous la forme d'un retour pour le jugement sur les nuées du ciel. La distinction que nous faisons entre l'idée et le symbole n'existe pas pour Jésus et pour ses disciples ; de même qu'un philosophe de nos jours ne peut se représenter son immortalité que comme une *durée* après la mort, bien qu'il sache que le temps n'est qu'une forme subjective de la pensée humaine. Jésus, vrai homme, doit parler le langage de son époque, se mouvoir dans le cercle d'idées de ses contemporains, et, comme tous les mortels, ne contempler la grande énigme que par un miroir, obscurément, pour voir ensuite face à face. Afin de savoir jusqu'à quel point l'image empruntée à Daniel a pu être une expression fidèle de ce que Jésus ressentait, il faudrait pouvoir se mettre à sa place, au point de vue du Christ qui devance plusieurs milliers d'années et qui sent en lui une force appelée à vaincre le monde. Un fait demeure en tout cas certain : les premiers fidèles se seraient bientôt dispersés si Jésus leur avait dit, sous une forme moins populaire, qu'il serait à tout jamais d'une importance capitale pour son royaume. Il est manifeste que Jésus a cru revenir sur les nuées du ciel comme Daniel l'avait prédit ; en supposant que cette croyance ne s'est formée que plus tard, on enlèverait leurs traits caractéristiques à quelques-unes des plus importantes paraboles ; on laisserait complètement inexpliquée une partie considérable de l'histoire que la tradition a fait passer dans les synoptiques. D'autre part, il est incontestable que le plus ancien narrateur déjà a puisé à deux sources pour compléter les discours qui parlent du second avènement de Jésus. Les détails sur le moment du retour et les signes précurseurs qui doivent l'annoncer proviennent manifestement des expériences de la primitive Eglise ; ils lui ont été inspirés par l'ardent désir de voir ce second avènement. L'image de la christophanie elle-même est empruntée aux descriptions que Daniel et Hénoc ont faites des derniers temps, comme les comparaisons et la couleur le prouvent. Ces deux éléments font en même temps partie intégrante de la conscience chrétienne des premières églises de la Palestine.

Tout porte à croire que Jésus s'est proposé de sommer le

peuple rassemblé à Jérusalem de prendre un parti à son sujet : car il laisse de côté les formes pacifiques de son enseignement en Galilée pour se livrer à une ardente dénonciation des prêtres et des docteurs. Ce n'est plus l'agneau mené à la boucherie, mais bien le lion de la tribu de Judas. Il poursuit ses adversaires l'épée dans les reins, il en fait les objets de sa satyre, il les livre à la risée du peuple. Après son dernier repas il s'informe si ses adhérents ont des armes pour repousser au besoin toute tentative de meurtre.

Nous éprouverions une profonde répugnance à analyser, minute par minute, les heures les plus solennelles de l'histoire de l'humanité, en vue de faire ressortir l'importance qu'elles ont pour les événements contemporains. Il suffit de signaler les tendances qui concourent, historiquement parlant, à amener la mort de Jésus. On voit clairement que, pour les circonstances décisives, la tradition évangélique repose sur une base historique incontestable ; car dans ce cas spécial elle attribue à chaque parti précisément le rôle caractéristique que lui font jouer les autres sources. Le parti des sadducéens ne voit dans les prétentions messianiques de Jésus qu'une tentative révolutionnaire ; mais ils n'auraient pas abouti à leurs fins sans la haine des pharisiens, qui entraînent la multitude fanatique, en signalant en Jésus un faux Messie, un blasphémateur. Pilate est déjà tellement compromis auprès de Tibère que sa préoccupation dominante est de ne pas verser de nouveau du sang sans nécessité. Antipas sait trop ce que lui a coûté la mort de Jean-Baptiste pour verser inutilement le sang d'un nouveau prophète ; mais le « fin renard » a bien soin de renvoyer l'accusé revêtu d'un manteau de pourpre, comme pour confirmer l'accusation des sadducéens. Pilate ne saurait résister plus longtemps sans s'exposer à l'accusation d'avoir provoqué une révolte dans cette province éloignée, en délivrant un séditieux. Et puis, s'il osait relâcher Jésus, la multitude, toujours plus irritée, ne prendrait-elle pas alors les armes, ce qui l'obligerait lui-même à un nouveau massacre qui ne pourrait manquer d'être le dernier ? Le caractère et la position de Ponce Pilate étant donnés, il ne pouvait

agir autrement qu'il ne fit. La mort de Jésus fut donc une conséquence inévitable des circonstances.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les causes finales de cet événement appartiennent à un ordre de choses différent et supérieur. A cette question : pourquoi Jésus a-t-il été crucifié ? notre foi donne une autre réponse plus complète. L'histoire de l'idéal ne peut en effet jamais être comprise d'une manière fragmentaire ; elle a une plus haute portée que quelques jours passagers de trouble et de tumulte, une signification éternelle, un contenu absolu qui appartient, non pas au récit des faits contemporains, mais à l'humanité ; chacun doit adorer le mystère de grâce qu'elle lui révèle.

J.-F. ASTIÉ.